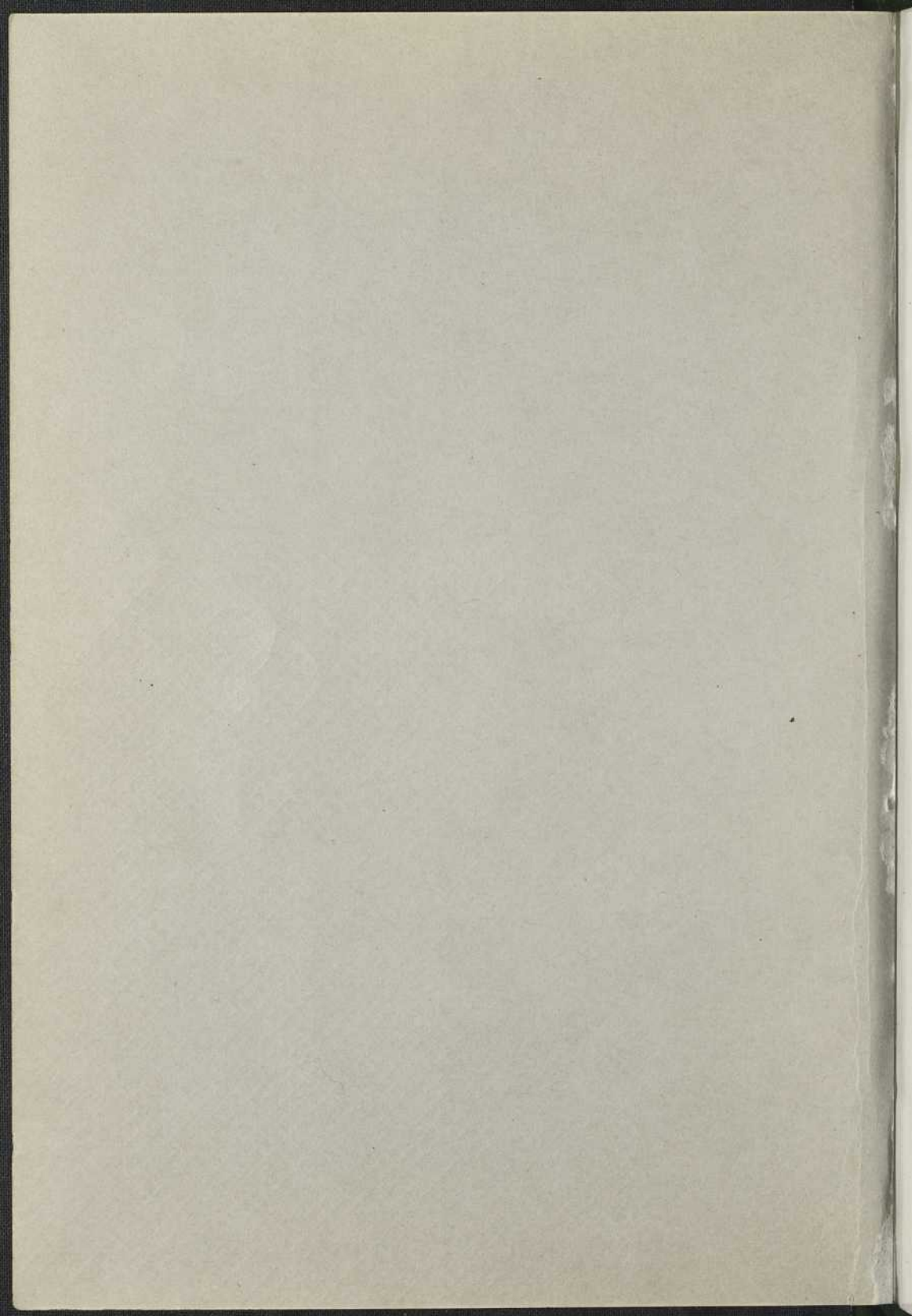




Contes et Légendes
des
Vieilles Forges

EDITIONS DU BIEN PUBLIC



Contes et Légendes
des Vieilles Forges

Office of the Secretary
of the Interior

Contes et Légendes des Vieilles Forges



Collection "L'Histoire Régionale" — No 16

Editions du Bien Public

TROIS-RIVIÈRES

1954

Les Editeurs désirent remercier la Librairie Beauchemin Ltée, de Montréal, qui les a autorisés à publier dans le présent ouvrage le conte de Louis Fréchette ainsi que les illustrations qui l'accompagnent.

Le dessin de la couverture et les deux premiers du volume sont extraits de "RADNOR FORGES", (a Souvenir with the Compliments of the Canada Iron Furnace Co. Ltd, 1893).

ROBERTO LEBE
1914-1915

GR

113.5

79065

1954

LES LEGENDES DES FORGES
VUES PAR
BENJAMIN SULTE

Les légendes des Forges! un monde d'anecdotes, de faits surnaturels, d'apparitions qui donnent soulevé et que vous croirez si vous voulez.



Les Forges sont comme un village détaché des Trois-Rivières. On s'y rendait, il y a cinquante ans et plus, par une belle route ouverte à travers la forêt. Mon grand-père, allant un jour à la messe en ville, au mois de janvier, par un froid de loup, aperçut un homme en bras de chemise, la tête nue, qui se faisait la barbe en se mirant dans une "plaque" taillée à coups de hache sur le tronc d'un bouleau.

Cet événement fit sensation, comme bien on pense. Les malins prétendirent que mon aïeul était un "historien fini", c'est-à-dire peu croyable.

Vers le même temps, toutefois, une famille des Forges, qui passait par le ruisseau de la Pinière, se trouva arrêtée là parce que le cheval ne pouvait plus marcher; la voiture était devenue tellement lourde qu'elle demeurait comme fixée au sol. Après des efforts inouïs de poignets et d'épaules, quelqu'un eût l'idée heureuse de laisser tomber sur la route une poignée de gros sous, et le

charme se trouva rompu. Vous voyez bien que mon grand-père ne s'était pas trompé.

★ ★ ★

Mais pourquoi les gros sous ?

Pour aider mademoiselle Poulin de Courval à continuer son procès en revendication de la propriété des Forges. Cette demoiselle a beau être morte depuis plus de cent ans, elle plaide toujours dans la tradition et ne cessera de plaider. C'est au ruisseau de la Pinière qu'elle a enfoui un coffre renfermant ses parchemins, et c'est dans la Vente-au-Diable qu'elle en a caché la clef. Une vente, c'est une clairière de la forêt où l'on cuit le charbon de bois destiné aux hauts fournaux des Forges. Voyez comme tout cela s'accorde bien. Si mon grand-père n'avait pas tant aimé les sous, peut-être eut-il contribué de sa souscription à défrayer ce procès célèbre.

★ ★ ★

Il y avait un homme du nom d'Edouard Tassé que ces fantasmagories agaçaient. Il se révoltait chaque fois que le "beuglard" courait après lui.

Le beuglard, c'est, (c'était, car on ne l'entend plus de nos jours) une voix puissante : ah-ou-ah! qui arrivait du fond des bois et pourchassait les passants sur le chemin des Forges.

Lorsque j'étais jeune et que je ramassais des framboises ou des bluets sous les talles des grands pins, les hommes sérieux qui nous apercevaient de loin imitaient le ha-ou! du beuglard, pour nous donner l'épouvante.

En ce temps-là, le gros marteau des forges retentissait encore, de dix secondes en dix secondes, à travers les branches de la forêt. Ab! que nous avions peur, et que nous étions fiers de raconter cela au logis, pour effrayer les tout petits camarades !

Edouard Tassé, ayant un jour appris que mademoiselle Poulin, en mourant, avait voué les Forges au diable, parce que l'on ne voulait pas les lui rendre, se détermina à chasser monsieur Satanas. A partir de ce moment, il se mit à injurier ce personnage partout où il rencontrait des manifestations de sa présence. Tout le monde tremblait pour lui mais il se vantait de pouvoir cogner le nez au mauvais esprit.



Un soir, par un clair de lune, notre homme revenait des Trois-Rivières, avec un charretier peu au courant de la chronique des Forges. Tout-à-coup, la charrette s'immobilise et pas moyen de faire repartir le cheval. Tassé saute à terre et lance autour de lui mille provocations, dans un langage à faire friser les oreilles d'un éléphant. Une voix lui répond en ricanant. Tassé se fâche et entame un dialogue effroyable avec l'être invisible qui lui barre le chemin. Le charretier veut se sauver, mais ses jambes sont de plomb. Le beuglard remplit la forêt de son souffle lamentable; Tassé tient bon et dit pis que pendre au roi des enfers. Enfin, le bruit cesse, le cheval se remet à marcher de lui-même et Tassé n'a qu'un mot pour tout expliquer : "Je l'ai envoyé au diable".

Le charretier n'a jamais voulu retourner aux Forges.



Un dimanche matin, trois hommes étaient allés à la Vente-au-Diable chercher du charbon. C'était par paresse qu'ils n'y étaient pas allés la veille.

En revenant, ils aperçurent un individu qui conduisait un banneau de charbon pareil à les leurs et qui se dirigeait vers la cime du cap, où il y a un abîme de cent pieds coupé à pic. Cheval, voiture, conducteur, tout dégringola dans le vide — et nos travailleurs du dimanche comprirent la leçon.



Tassé veillait un soir en nombreuse compagnie. Un coup de vent survint, puis le beuglard passa par le milieu du village. Chacun était sur pied, plus mort que vif. Les portes et les fenêtres résonnaient comme des tambours sous les coups secs qui les frappaient. Tassé ôte son habit et sort en égrenant les plus gros jurons de son répertoire. Il y eut une bataille qui dura vingt minutes au milieu d'un vacarme étourdissant. Trois fois le diable accula son adversaire sur la porte de la maison et le cribla de coups de poings, mais les hommes se pressaient en dedans sur la porte et la maintenaient fermée. Enfin, le tapage s'étant apaisé, on ouvrit pour respirer l'air et prendre connaissance de l'état des choses. Lorsque Tassé rentra, il était couvert de sang, sa chemise en loques et la moitié de sa barbe arrachée.

—N'importe, dit-il, vous ne l'entendrez plus; je lui ai cassé les deux cornes; il n'y reviendra jamais car il m'a demandé pardon.

Qu'en pensez-vous ?

★ ★ ★

Edouard Tassé, contremaître aux Forges, était très aimé de ses hommes, à cause de sa vaillance, et de sa bonne humeur et de sa manière de conduire le travail. Son fils Louis est maintenant inspecteur d'écoles à Ottawa. Les deux fils de ce dernier, Damase et Emmanuel, résident aussi à Ottawa.

Aux Forges, Tassé passe pour un être merveilleux, puisqu'il a délivré le village des tracasseries incommodes de Mlle Poulin et de son chargé d'affaires. Sa mort a été édifiante, religieusement parlant. Voilà un garçon que les poètes chanteraient si nous avions encore des bardes à la longue chevelure, allant de château en château réciter leurs compositions la harpe à la main, s'essayant à des festins royaux préparés par des châtelaines idéales et vidant les coupes d'or qui renferment la boisson des dieux.

Toutes les légendes de l'antiquité sortent de pareilles sources. Elles ont amusé l'enfance de la famille humaine. Je retrouve dans Homère, et jusque dans le Dante, des récits, des tableaux qui sont chez nous de tous les jours. Les écrivains incomparables, qui ont consacré ou plutôt coulé en bronze ces premiers jets de l'imagination des peuples, n'ont travaillé que pour se rendre im-

mortels, ou du moins durables parmi nous et ils y sont parvenus. Le siècle actuel a d'autres instincts; nous écrivons ces récits pour amuser les intimes, car il est agréable de recueillir ces "contes de la veillée" dont les héros sont si près de nous, et d'expliquer comment tant de pages étonnantes sont nées chez les vieux conteurs dont la charmane diction nous enthousiasme encore aujourd'hui.

1890.

Benjamin SULTE



*LEGENDES DES FORGES
DU SAINT-MAURICE*

Abbé Napoléon Caron

LEÇONS DES FORCES
DU SAINT-MARQUE

Par M. de Saint-Marc

Cher lecteur, vous aimez sans doute les vieilles et naïves légendes du moyen-âge! Eh bien! dans vos voyages de touriste sur la rive nord du Saint-Laurent, je vous conseille de suivre quelque jour la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux des Trois-Rivières, et de vous rendre à ce nid qu'on appelle le Poste des Forges Saint-Maurice. Rien ne sent plus la légende que ce village. Lorsqu'on arrive au bord de la côte qui borne son horizon, et qu'on aperçoit, au pied, ces maisons longues et sombres, groupées autour d'un fourneau qui annonce plus d'un siècle d'existence; lorsqu'on regarde ce manoir qui rappelle les châteaux du moyen-âge, on se demande si l'on n'est pas sous le coup d'une illusion; si, au lieu d'un village canadien, on n'a pas sous les yeux un tableau qui nous retrace le lieu de quelque une des scènes qui ont effrayé et charmé notre jeune imagination.

L'isolement où se trouvent les Forges Saint-Maurice, par suite de la mauvaise qualité du sol environnant, cette petite rivière qui ne gonfle jamais et ne tarit jamais, qui paraît limpide, et dont les vases engloutiraient l'imprudent qui voudrait se baigner dans le cristal trompeur de ses eaux, les flots noirs du Saint-Maurice qui se précipitent avec un sourd murmure dans la savane qui s'étend d'un côté avec son impénétrable fourré, le coteau qui s'élance de l'autre côté, comme une imprenable muraille, tout fait de ce village un des endroits les plus mystérieux du Canada.

Mais, le soir, lorsqu'on voit les flammes qui s'élèvent continuellement à plusieurs pieds au-dessus du fourneau et répandent une lumière blafarde sur tout le village; lorsqu'on voit sous cette lumière les travailleurs errant comme des fantômes autour de leurs vieilles habitations, avec leurs vêtements noircis par le charbon et la fumée, et surtout lorsqu'on pense qu'il y a quelques années, le village était tout environné de plusieurs lieues d'épaisses forêts, on se sent l'imagination surexcitée, et l'on se dit involontairement : "il doit s'être passé ici des choses étranges". Il s'en est passé en effet, et pour connaître ces choses-là vous ne serez pas obligé de faire cent lieues : interrogez le premier-venu du village, il vous en racontera de terribles. La génération nouvelle n'a rien vu par elle-même, et cela n'est pas surprenant : la demeure propre et moderne du Dr Beauchemin et la chapelle qui s'élève en face de cette maison semblent en effet nous dire que la religion et la civilisation ont pénétré dans les Forges, et que leur contact a fait fuir les apparitions et les sabbats d'autrefois.

Un jour, je cheminais vers Saint-Boniface avec le père Comeau, un bon vieux du temps passé; nous arrivions à l'endroit appelé la Pinière, à quelques arpents seulement des Forges.

—Père, lui dis-je, il paraît qu'il s'est passé autrefois, dans ces endroits-ci, bien des choses extraordinaires.

—Oui, monsieur, des choses comme on n'en voit plus aujourd'hui. Dans ce temps-là, le chemin des Forges

passait, tout le long, au milieu d'une épaisse forêt, je me rappelle bien d'avoir vu ça dans ma jeunesse.

—Connaissez-vous alors le Poste des Forges ?

—Si je le connais? Oui, je vous en rassure. C'est proche de la Pointe-du-Lac, ma paroisse, et puis je venais souvent travailler là, il y avait toujours de l'ouvrage et l'on avait de si bons prix.

Dans les mortes saisons, nous n'avions rien de mieux à faire que de venir y gagner quelques sous.

—Avez-vous eu connaissance vous-même des choses extraordinaires qu'on raconte?

J'ai eu connaissance de certaines choses, mais pas de toutes, j'étais encore trop jeune dans le temps; mais le plus vieux de mes frères a tout vu cela de ses yeux, tout entendu de ses oreilles.

—Comme ça vous devez au moins avoir entendu raconter ces faits bien souvent; ne pourriez-vous pas me les rapporter, cela abrégerait le chemin.

—Vous pourriez en trouver de bien plus savants que moi là-dessus, car je n'ai pas une bien bonne mémoire; mais enfin je vous raconterai volontiers ce dont je me souviens.

L'origine de tout ce qui arriva ainsi aux vieilles Forges se trouve dans une difficulté survenue entre M. Bell, propriétaire du Fourneau et Mlle Poulin, des Trois-Rivières.



Le diable se mit à agir en maître sur les terrains qui avoisinent les Forges et dans les Forges même. . .

Mlle Poulin avait aux environs des Forges des terrains couverts de superbes érables, et M. Bell faisait couper ces érables pour en faire du charbon. Elle voulut l'empêcher comme de raison; mais c'est en vain qu'elle fit procès sur procès, elle ne put jamais rien gagner. Mlle Poulin n'était pas des plus dévotes : "Puisque, dit-elle, je ne puis pas même empêcher les autres de prendre ce qui m'appartient, je donne tout ce que j'ai au diable!" Elle n'avait pas d'héritiers et elle mourut sans faire de testament, se contentant de répéter : "Je donne tous mes biens au diable! Ils ne jouiront pas en paix de ce qu'ils m'ont volé!"

Le diable prit cette donation au sérieux, et depuis ce moment il se mit à agir en maître sur les terrains qui environnent les Forges et dans les Forges même; la vieille semblait aussi quelquefois venir en personne jeter la terreur au sein de la population.

Deux femmes s'en allaient à pied du côté de la ville: elles étaient un peu en deça de la Pinière, lorsque tout à coup elles aperçurent quatre hommes qui portaient une tombe. C'était une chose bien étrange; mais ce qui était plus étrange encore, c'est que ces hommes ne suivaient pas le chemin, ils s'enfonçaient dans le bois. Les deux femmes n'eurent pas peur d'abord; mais l'une d'elles ayant dit : "C'est Mlle Poulin qu'ils portent en enfer!" toutes deux furent saisies à l'instant d'une telle frayeur, qu'elles s'enfuirent à toutes jambes vers les Forges et renoncèrent à leur voyage. La nouvelle en un moment fit le tour du poste; tout le monde en parlait, et tout le monde avait peur.

Comme pour confirmer ce récit, on commença bientôt à voir chaque après-midi un homme qui se promenait sur le bord du coteau, un papier à la main, semblant tenir ses comptes. On le voyait parfaitement, et personne cependant ne pouvait lui distinguer les traits du visage. C'était comme une ombre. Il n'avait pas, à proprement parler, de couleurs; mais s'il eût eu à lui en donner une, on se serait accordé à dire qu'il était noir. Bien longtemps on vit cet homme mystérieux se promener ainsi chaque après-midi; et jamais personne n'osa aller lui adresser la parole. Les commères ne manquaient pas de dire que c'était un gardien que le diable avait mis sur ses propriétés, et qui tenait ses comptes.

Mais l'endroit où il y eut plus de bruit, ce fut au troisième coteau, à la Vente-au-diable, comme on appelle cela encore aujourd'hui. C'était précisément ce terrain qui avait été légué au diable; aussi les démons y tenaient leur sabbat. A un certain endroit, ceux qui passaient le soir voyaient un grand feu et une quantité de personnes autour du feu; ils entendaient des bruits de chaînes, des hurlements, des cris de rage, ou des éclats de rire à faire sécher de frayeur. Ils s'entendaient appeler, ils entendaient des blasphèmes horribles; vous comprenez que les pauvres voyageurs après avoir vu ou entendu de semblables choses, se rendaient aux Forges plutôt morts que vifs. C'était devenu une chose bien terrible que de se voir obligé de passer là durant la nuit, on avait peur d'y passer même le jour, et personne ne voulait plus aller bûcher en cet endroit.

Il est arrivé que le diable se montrait bien inoffensif et semblait prendre plaisir à amuser les passants. Un dimanche, par un des froids les plus piquants du mois de janvier, les gens des Forges s'en allaient à la messe aux Trois-Rivières; arrivés à la Vente-au-diable, ils aperçurent un homme qui était occupé à se faire la barbe, auprès d'un arbre. Il était en manches de chemise, tête nue, et se mirait dans une petite glace suspendue à l'écorce de l'arbre par une épingle. Les gens ne purent s'empêcher de rire en voyant une pareille farce, mais ils ne se doutèrent pas que c'était le démon à qui il avait pris fantaisie de venir faire le drôle.

Presque tous ceux qui passaient à la Vente-au-diable avaient quelqu'avarie dont ils se souvenaient longtemps. Souvent par exemple, les chevaux s'arrêtaient, tout-à-coup, comme s'ils eussent eu les quatre pattes coupées, et plus moyen de les faire repartir! C'était bien terrible de se trouver pris comme cela, en pareil endroit, surtout durant la nuit. Mon Dieu, je frémis, rien que d'y penser! On dit pourtant qu'ils avaient un moyen infailible de faire partir les chevaux, vous allez rire, mais ce n'est pas moi qui ai inventé cela, on me l'a conté cent fois : ils viraient leur bride à l'envers et aussitôt les chevaux partaient comme à l'épouvante.

—Père, lui dis-je, il faut avouer que le moyen est passablement singulier, mais je ne vous accuserai pas d'avoir inventé cela, car moi aussi j'ai entendu rapporter la chose bien des fois.

—Vous voyez, reprit-il, qu'il y avait beaucoup de choses étranges sur le Chemin des Forges; mais aux For-



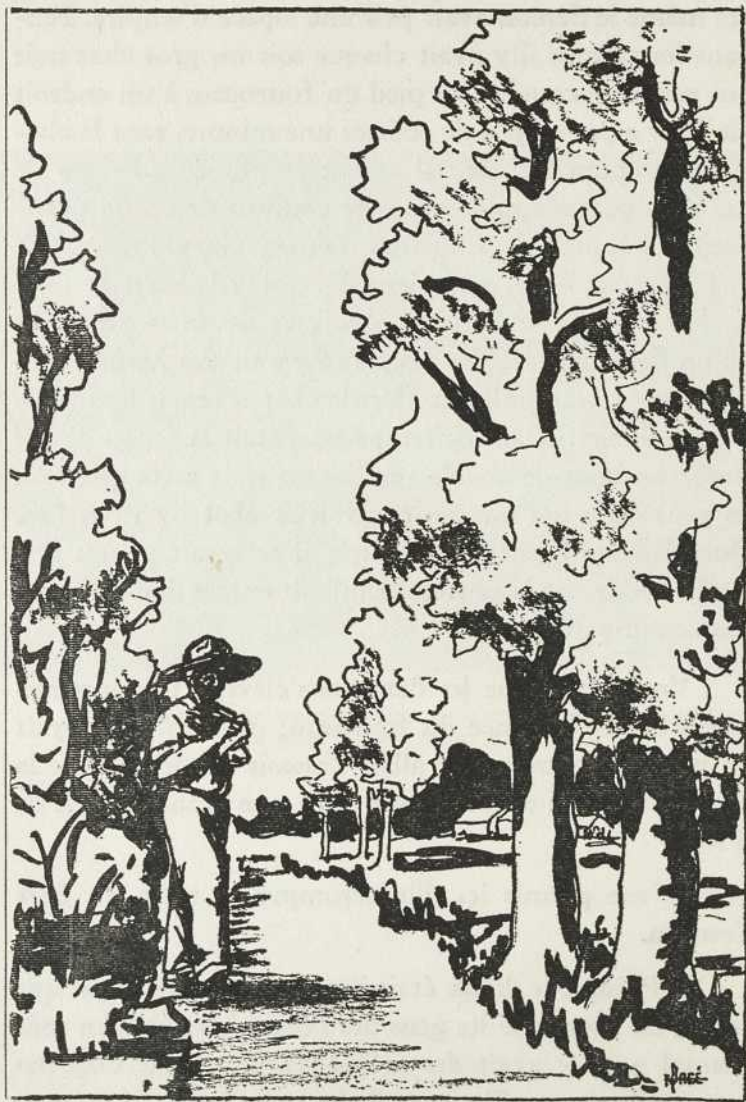
Il y avait chaque soir un gros chat noir qui venait se coucher
au pied du fourneau. . .

ges même le démon avait pris une espèce d'empire. Pendant longtemps il y avait chaque soir un gros chat noir qui venait se coucher au pied du fourneau, à un endroit où il n'y a pas moyen de résister une minute, tant la chaleur est épouvantable. Il restait là plusieurs heures de suite, les pattes appuyées sur le courant de crasse (gangue) qui coulait du fourneau. Les travailleurs essayaient de l'envoyer; ils lui donnaient des coups de barre de fer : le chat aussitôt se renflait le poil, et devenait plus gros qu'un demi-minot. La peur s'emparait des hommes, ils le laissaient tranquille, et alors le chat revenait à sa grosseur ordinaire. Dans ce temps-là, c'était la façon d'aller passer un bout de veillée au fourneau, de sorte que tous les gens du poste ont vu ce fameux chat bien des fois. Quand il était resté longtemps, il se levait et, au lieu d'aller sortir par la porte, il semblait entrer dans le fourneau et disparaissait.

Vous savez que les flammes s'élèvent toujours au-dessus de la cheminée du fourneau; eh bien! on voyait un petit bonhomme qui allait s'asseoir sur le bord de la cheminée et qui restait là, souvent, une grande partie de la nuit.

Je me permis ici d'interrompre le récit du Père Comeau.

—Puisque le diable était à se montrer si souvent que cela, c'est donc que les gens des Forges étaient bien méchants! —Il y avait des méchants, ce qui ne doit pas surprendre, puisqu'il venait là des gens de toutes les parties du pays, mais le grand nombre étaient d'assez bons



On commença bientôt à voir chaque après-midi un homme qui se promenait, un papler à la main, semblant tenir ses comptes.

chrétiens, qui se distinguaient par une grande foi. Ils ne faisaient pas leurs devoirs religieux aussi fidèlement que les gens des autres paroisses, mais il leur était impossible de faire mieux que cela. Il est arrivé des scandales parmi eux, mais assez rarement.

Le défaut des femmes était de médire, de sacrer, de se chicaner entre elles, de se crier des sottises d'une porte à l'autre. Le défaut des hommes était de blasphémer et de tenir de mauvais discours. Les mauvais discours se tenaient surtout par les jeunes gens qui se réunissaient au fourneau, ce qui explique peut-être la présence du chat dont je vous ai parlé.

Il arrivait aussi je crois que le bon Dieu permettait ces apparitions-là pour effrayer les gens et les retenir dans le devoir. Ils avaient besoin de cela peut-être, ils étaient si isolés, si loin des prêtres !

Un samedi soir, le *bourgeois* des Forges avait organisé un grand bal. Les travailleurs s'y trouvaient presque sans exception.

On était sur le dimanche; il n'y avait plus dans les Forges que les deux ou trois hommes nécessaires au fourneau, les portes et les fenêtres étaient fermées et barrées; et chez le bourgeois les danseurs s'en donnaient de leur mieux, au son du violon.

Tout à coup, les portes et les fenêtres des Forges se trouvent ouvertes, et le gros marteau commence à battre boum, boum, boum, comme si l'on eût été en plein lundi. Les deux ou trois personnes restées au fourneau

et les plus proches voisins coururent voir ce que c'était. Ils aperçurent un homme qui avait une jambe sous le gros marteau, et qui tournait cette jambe sur un sens et sur l'autre, pendant que le marteau battait, absolument comme on fait d'une barre de fer que l'on veut écrouir. Les flammèches s'échappaient en quantité, et la jambe s'allongeait comme si elle eût réellement été de fer rougi. Les spectateurs ne s'en tenaient plus d'épouvante. Cependant il se trouva un homme assez brave pour s'avancer et essayer de pénétrer dans les Forges, mais au moment où il arrivait dans la porte, tout se trouva fermé et barré comme auparavant. Il s'éloigna; les portes se rouvrirent et le marteau recommença à battre.

On courut avertir le bourgeois. Il vint promptement et put tout voir de ses yeux; il essaya de pénétrer dans les Forges, mais la porte se trouva fermée et le marteau arrêté. Il donna ordre aussitôt de faire cesser la danse. Chacun s'en retourna chez soi bien effrayé, et l'on n'entendit plus rien le reste de la nuit.

Il y eut encore un autre fait du même genre.

Les charretiers avaient pour habitude, du moins quelques-uns d'entre eux, d'aller chercher un voyage de mine le dimanche au matin; on disait que c'était nécessaire afin qu'il y en eût assez pour alimenter le fourneau pendant toute la journée.

Un dimanche, au soleil levant, plusieurs charretiers s'en allaient chercher des charges avec leurs voitures à quatre roues et à deux chevaux.

Arrivés au haut de la côte, ils rencontrent quelqu'un qui revenait déjà avec sa charge.

Cet homme était assis sur le devant de sa voiture, mais il avait son chapeau tellement sur les yeux que personne ne pouvait lui voir le visage. Les charretiers se mirent à l'insulter :

"Tu t'es levé bien matin; je crois que tu as passé la nuit en garouage. Qui es-tu? Réponds donc, vilaine bête!"

Le charretier noir ne disait mot; mais arrivé dans la côte, au lieu de faire un demi-cercle pour entrer dans le village, il s'avança tout droit et disparu dans le précipice.

Les charretiers prirent cette vision pour un avertissement, et depuis ce temps ils se dépêchèrent plus le samedi et ne furent jamais obligés de travailler le dimanche.

Mais ce que tout le monde des Forges et des environs a entendu, ce que j'ai moi-même entendu mille fois de mes oreilles, c'est cette voix mystérieuse qu'on a appelé le BEUGLARD! Cette voix se faisait entendre tous les soirs et souvent même pendant le jour; elle semblait venir de quelqu'un qui planait dans l'air. Tantôt elle paraissait s'approcher, tantôt elle s'éloignait ostensiblement, et criait sans cesse comme un homme en peine : ha-ou! ha-ou! Il n'est pas un *sucrier* que le beuglard n'ait fait pâlir cinq cent fois dans sa cabane.



Ils aperçurent un homme qui avait une jambe sous le gros marteau. . .

Mon frère aîné était employé à bûcher à une certaine distance des Forges. Un samedi il s'en revint pour recevoir la paye et monter de la nourriture; puis, dès le lendemain matin, dimanche, il partait avec deux compagnons pour retourner au chantier. Quand vint l'heure de la messe, les trois jeunes gens ne pensèrent pas à s'arrêter ni à prier; ils continuèrent leur route. Bientôt, cependant, ils commencèrent à entendre le beuglard; mais comme il paraissait loin, bien loin, et que tous les trois l'avaient entendu bien des fois, ils y firent peu d'attention. Au bout d'un moment, ils s'aperçurent que le beuglard approchait rapidement, tout en criant comme à l'ordinaire : ha-ou! ha-ou! Ils continuèrent à marcher sans rien dire. Mais le beuglard approchait toujours, et il vint un moment où il ne paraissait plus qu'à un demi-arpent; ses cris de ha-ou! ha-ou! retentissaient alors d'une manière effrayante au milieu des grands arbres qui les environnaient. Pâles, les cheveux hérissés, les jeunes gens s'arrêtèrent et se regardèrent instinctivement. Mon frère, qui était le plus vieux, dit à ses compagnons : "Nous sommes fautifs, pour des catholiques c'est mal de marcher pendant la messe comme nous faisons, sans même penser à prier. Arrêtons-nous et disons le chapelet, la Sainte-Vierge nous protégera". Ils déposèrent leurs fardeaux sur la neige, se mirent à genoux dessus, et commencèrent le chapelet. Le beuglard aussitôt se mit à reculer, sa voix diminuant à mesure, jusqu'à ce qu'elle s'éteignit dans la profondeur du bois.

Quand le beuglard nous faisait peur, nous avions tous recours aux mêmes moyens que mon frère aîné;



Il dit à l'ours: "Puisqu'il n'y a pas moyen de te tuer, tu vas toujours me mener un bout! . . ."

nous faisions un bon signe de croix, et nous disions quelques prières. Il y en avait alors qui priaient pour l'âme de Mlle Poulin, parce qu'ils croyaient que c'était elle qui venait demander des prières.

D'autres croyaient que le beuglard n'était autre que le démon, qui vengeait ainsi les injustices faites à Mlle Poulin, en reconnaissance de la cession qu'elle lui avait faite de tout ce qu'elle possédait. On a demandé bien des fois aux curés ce que cela pouvait être, ils n'ont jamais voulu se prononcer.

C'est singulier comme dans ces temps-là il paraissait y avoir des esprits partout. Tenez, il n'y a pas longtemps que nous avons passé une côte appelée la *côte jaune*; eh bien! au pied de cette côte-là, les charretiers voyaient un homme noir qui se tenait debout et qu'on ne put jamais faire parler. Ils avaient beau lui crier toutes sortes de choses, pour l'irriter et le décider à dire ce qu'il était, jamais ils n'avaient de réponse. Un jeune homme s'avisa, un soir, de présenter au fantôme une ardoise et un crayon afin qu'il écrivît ce qu'il était ou ce qu'il voulait. L'homme noir prit l'ardoise et le crayon, et écrivit, mais personne ne put rien comprendre à son écriture.

Il se passa des choses extraordinaires même dans le temps où les forges ne marchaient plus. On vit par exemple, en plein midi, un gros ours qui passait à petits pas au milieu du village. Grand émoi de tous côtés! Les chasseurs saisirent leurs fusils, et accoururent en toute hâte : on tira un coup, deux coups, trois coups, dix

coups, vingt coups, et l'ours ne paraissait pas avoir une égratignure. Il s'avança lentement, comme s'il n'avait encore rien entendu ni rien senti. Un certain Michelin, bon ivrogne et bon sacreur, qui avait tiré plusieurs coups de fusil, se trouva dans une grande colère. Il dit à l'ours : "Puisqu'il n'y a pas moyen de te tuer, tu vas toujours me mener un bout!" et il sauta sur la mystérieuse bête. Elle continua tout simplement sa route, Michelin eut peur et descendit promptement de sa nouvelle monture.

Il y avait longtemps que nous marchions. . . Père Comeau, lui dis-je, vous m'avez conté tant de choses extraordinaires, que je me sens tout effrayé et comme ahuri (ajoutez que les ténèbres qui nous entouraient n'étaient pas propres à me rassurer); cependant je voudrais que vous me parliez d'un personnage qui a sa célébrité aux Forges Saint-Maurice.

—D'Edouard Tassé? reprit-il aussitôt.

—Oui, d'Edouard Tassé; vous l'avez connu ?

—Je l'ai connu familièrement.

Je vous surprendrai peut-être en vous disant que c'était un bon garçon, tel qu'on en rencontre rarement; mais ne doutez pas de ma parole, c'est la pure vérité. Tout le monde aimait à travailler sous son commandement. "Allons, les enfants, disait-il, un petit coup de coeur, nous nous reposerons ensuite". Tous les hommes se mettaient à l'ouvrage, c'était un plaisir de voir comme les choses marchaient. Bientôt le repos promis arrivait, on badinait, on riait ensemble, on oubliait la fatigue.

Tassé disait de nouveau : "Allons les enfants, un petit coup de coeur maintenant!" Tout le monde se mettait gaiement à l'ouvrage. On allait ainsi d'étape en étape; le soir arrivé personne ne sentait de fatigue, et il se trouvait qu'on avait fait beaucoup plus d'ouvrage qu'avec certains bourreaux qui ne faisaient que tempêter autour des hommes, et ne leur donnaient pas un moment de relâche. Tassé n'avait que deux défauts : il sacrait et il avait des entrevues avec le diable; le premier défaut avait produit le second, mais tout de même c'étaient deux choses bien surprenantes chez un homme de son caractère. Il n'y avait pas à comprendre cet homme-là. Le diable semblait le suivre partout pour le taquiner. Un jour, il se faisait mener par un charretier des Trois-Rivières; comme ils arrivaient à la Pointe-au-Diable, le cheval s'arrête tout-à-coup, et impossible de le faire repartir. Tassé ne fait ni un ni deux, il débarque, fait quelques pas, et se met à s'entretenir avec un personnage invisible. Le charretier entendait bien deux voix différentes, il s'apercevait que la dispute était extrêmement vive, cependant il ne voyait que Tassé. La frayeur le saisit, mais que faire? Le cheval ne voulait point marcher. Après s'être ainsi chicané longtemps avec on devine qui, Tassé revint à la voiture et dit au charretier : "Ça va aller, maintenant". En effet, le cheval partit, et on se rendit sans entraves aux Forges.

Une autre fois il revenait de la Pointe-du-Lac et se faisait conduire par un habitant de la place. C'était en hiver et sur un beau chemin de glace. Tout-à-coup le cheval se met au pas, et commence à tirer sur le bout de



Aujourd'hui, il y en a qui cherchent le coffre-fort
au moyen de la magie. . .

la corde, comme s'il y avait eu dix hommes accrochés à la carriole. Il y a quelque chose sous les lisses, dit le maître du cheval; on débarque, on examine, il n'y avait rien. On part; c'était encore la même chose. "Je vois bien ce que c'est, moi", dit alors Edouard Tassé; et, mettant la main dans sa poche, il en tire une poignée de *copes* qu'il jette dans la neige. Il sembla que la carriole retombait sur le chemin, on entendit un bruit sec, pan! et le cheval partit aussitôt *grand train*. Notre habitant se rendit aux Vieilles Forges et il jura alors ses grands dieux que jamais Edouard Tassé ne mettrait le pied dans sa voiture.

Mais ce qui contribua le plus à faire la mauvaise renommée d'Edouard Tassé, c'est la bataille en règle qu'il eut un soir avec le diable.

Il en avait averti d'avance les gens de la maison où il se trouvait et leur avait bien défendu de sortir, quels que fussent les cris qu'ils entendraient. Vers huit heures, en effet, une voix appela Tassé; il sortit aussitôt et la bataille commença. Les coups retentissaient comme de vrais coups de masse; on entendait des cris de chat, des hurlements effrayants; quelquefois les jouteurs, en se ruant sur la maison, l'ébranlaient jusqu'à sa base, et faisaient tomber avec fracas le mortier qui retenait les pièces. Les enfants pleuraient, les femmes criaient, tout le monde pensait que Tassé allait se faire tuer par le diable. Au bout d'une demi-heure, le combat cessa, et Tassé entra dans la maison tout couvert de sueurs et de sang. Il avait le visage et le corps meurtris, et sa chemise était déchirée en lambeaux. Cependant il se dit vainqueur : "Je savais bien, répéta-t-il plusieurs fois, qu'il

ne me battrait pas, je n'en ai pas peur". Depuis ce moment, Tassé fut la terreur du poste des Forges Saint-Maurice, et l'on a mis sur son compte cinq cents fables plus effrayantes les unes que les autres.

Edouard Tassé est mort à Saint-Boniface, il n'y a que quelques années, dans les sentiments d'un bon chrétien. Il n'est pas surprenant qu'il soit mort en bon chrétien, car malgré tout, comme je vous l'ai dit, c'était un riche caractère.

—Père Comeau, pardonnez-moi, si j'ose encore vous interroger; ne pourriez-vous pas me dire, pour terminer, sur quoi l'on s'appuie pour chercher un coffre-fort à la Pinière ?

—Voici ce qu'on m'en a conté, reprit le bon vieillard :

Mlle Poulin était riche, elle avait beaucoup d'argent dans son coffre-fort. Pour que personne ne pût mettre la main sur cet argent, elle le fit enterrer dans la Pinière, et jeta ensuite ses clefs dans le ruisseau. Elle mourut, comme je vous l'ai dit, en disant qu'elle donnait tout au diable. Néanmoins, quand elle fut morte, celui qui avait enterré le coffre-fort voulut aller le chercher; zest! il n'y était plus. Les clefs n'ont pu être retrouvées, bien qu'il ne coule pas six pouces d'eau dans le ruisseau de la Pinière, le diable s'était emparé de tout.

Aujourd'hui, il y en a qui cherchent le coffre-fort au moyen de la magie. Avec une *rod* (baguette divinatoire), ils viennent à découvrir l'endroit où il se trouve,

mais quand ils sont pour s'en emparer, le diable le change de place, de sorte que l'ouvrage est toujours à recommencer. Je suis loin de vous garantir la justesse de ce dernier détail, mais quant aux autres choses qui se sont passées de mon temps, je vous assure qu'il n'y a rien de plus véritable au monde.

Ici se termina le récit du Père Comeau.

Maintenant, cher lecteur, si vous suivez, quelque jour, la route désolée qui s'avance au-delà des coteaux sablonneux des Trois-Rivières, et qu'il plaise à votre cheval de s'arrêter pour boire au Ruisseau de la Pinière, vous n'oublierez sans doute pas les clefs et le coffre-fort de feu Mlle Poulin. Ne vous amusez pas à chercher ces clefs sous le cristal du ruisseau elles sont introuvables. Mais avancez dans la Pinière, peut-être le beuglard viendra-t-il encore une fois faire entendre ses mémorables ha-ou! d'autrefois. Arrivés aux Vieilles Forges Saint-Maurice, passez sans crainte, les femmes ne se disputent plus d'une porte à l'autre; ne manquez pas d'aller saluer les messieurs McDougal, visitez avec eux le vieux fourneau, et surtout que vos cheveux ne se dressent pas sur votre tête, le gros chat ne vient plus s'appuyer les pattes sur le courant de fonte qui sort du fourneau, et le marteau ne bat jamais seul. Si vous êtes touriste, continuez votre route jusqu'à Saint-Boniface; vous trouverez une gracieuse hospitalité chez M. Rousseau, qui vous fera conduire aux chutes de Shawinigan. Au bruit de la cascade mugissante, au milieu du bois et de la bruyère, un château abandonné surgira tout-à-coup à vos regards. Vous vous croirez en face de l'un de ces châteaux dont

les grand'mères parlent dans leurs contes à la veillée, il n'y manquera que les géants et les fées d'autrefois. Mais le spectacle imposant qu'une nature grandiose et sauvage présentera à vos yeux vous dédommagera de ces embellissements, et vous vous en retournerez charmé de votre féerique pèlerinage sur les bords du Saint-Maurice.

(Abbé Napoléon Caron)



LE DIABLE DES FORGES

Louis Fréchette

Il est à remarquer que le Diable ne se contente pas de séduire l'âme, mais qu'il agit aussi sur le corps. C'est pourquoi il est si dangereux de se laisser aller à ses suggestions, car il peut en arriver à nous faire commettre des crimes que nous ne sommes pas capables de résister à.

Il faut donc se garder de lui.

LE DIABLE DES FORCES

Paul Fournier



C'était la veille de Noël 1849.

Ce soir-là, la "veillée de contes" avait lieu chez le père Jacques Jobin, un bon vieux qui aimait la jeunesse, et qui avait voulu faire plaisir aux jeunes gens de son canton et aux moutards du voisinage—dont je faisais partie—en nous invitant à venir écouter le conteur à la mode, c'est-à-dire Jos Violon.

Celui-ci, qui ne se faisait jamais prier, prit la parole tout de suite, et avec son assurance ordinaire lança, pour obtenir le silence, la formule sacramentelle :

—Cric, crac, les enfants! Parli, parlo, parlons! . . . Pour en savoir le court et le long, passez le crachoir à Jos Violon. Sacatabi, sac-à-tabac, à la porte les ceuses qu'écouteront pas! . . .

Et le silence obtenu, le conteur entra en matière :

C'était donc pour vous dire, les enfants, que si Jos Violon avait un conseil à vous donner, ça serait de vous faire aller les argots tant que vous voudrez dans le cours de la semaine, mais de jamais danser sus le dimanche ni pour or ni pour argent. Si vous voulez savoir pourquoi, écoutez c'que je m'en vas vous raconter.

C'te année-là, parlant par respect, je m'étais engagé avec Fifi Labranche, le joueur de violon, pour aller faire du bois carré sus le Saint-Maurice, avec une gang de par en-haut ramassée par un foreman des Price nommé Bob Nesbitt; un Irlandais qu'était point du bois de calvaire plusse qu'un autre, j'cré ben, mais qui pouvait pas, à ce qu'y disait du moins, sentir un menteur en dedans de quarante arpents. La moindre petite menterie, quand c'était pas lui qui la faisait, y mettait le feu sus le corps. Et vous allez voir que c'était pas pour rire : Jos Violon en sait queuque chose pour en avoir perdu sa fortune faite.

A part de moi pi Fifi Labranche qu'étaient de la Pointe-Lévis, les autres étaient de Saint-Pierre les Baquets, de Sainte-Anne la Parade, du Cap-la Madeleine, de la Pointe-du-Lac, du diable au Vert. C'étaient Tigusse Beaudoin, Bram Couture, Pit' Jalbert, Ustache Barjeon, le grand Zèbe Roberge, Toine Gervais, Lésime Potvin, exétéra.

Tous des gens comme y faut, assez tranquilles, quoique y en eût pas un seul d'entre eux autres qu'avait les ouvertures condamnées, quand y s'agissait de s'em-

plir. Mais un petit arrosage d'estomac, c'pas, avant de partir pour aller passer six mois de lard salé pi de soupe aux pois, c'est ben pardonnable.

On devait tous se rejoindre aux Trois-Rivières. Comme de raison, les ceuses qui furent les premiers rendus trouvirent que c'était pas la peine de perdre leux temps à se faire tourner les pouces, et ça leur prit pas quinze jours pour appareiller une petite partie de gigo-teuse.

Quand ils eurent siroté chacun une couple de cerises, Fifi tirit son archet, et v'là le fun commencé, surtout pour les aubergistes, qui se lichaient les badigoinces en voyant sauter les verres sus les comptoirs et les chemises rouges dans le milieu de la place. Ça dansait, les enfants, jusque sus les parapelles.

Moi, je vous dirai ben, je regardais faire. La boisson, vous savez, Jos Violon est pas un homme pour cracher dedans, non; mais c'est pas à cause que c'est moi : sus le voyage comme sus le chanquier, dans le chanquier comme à la maison, on m'en voit jamais prendre plus souvent qu'à mon tour. Et pi, comme j'sus pas fort non plus sus la danse quand y a pas de criatures, je rôdais; et en rôdant je watchais.

Je watchais surtout deux véreux de sauvages qu'avaient l'air de manigancer quelque frime avec not' foreman. Je les avais vus qui y montraient comme manière de petits cailloux jaunes gros comme rien, mais que Bob Nesbitt regardait, lui, avec des yeux grands comme des montres.



—Le portage de la Cuisse? je connais ça comme ma blague.

—Cachez ça! qu'y leux disait; et parlez-en pas à personne. Y vous mettraient en prison. C'est des choses défendues par le gouvernement.

Ç'avait l'air drôle, c'pas; mais c'était pas de mes affaires; je les laissis débrouiller leur micmac ensemble; et je m'en allais rejoindre les danseux, quand je vis res-soude le foreman par derrière moi.

—Jos Violon, qu'y me dit en cachette, c'est demain samedi; tout not' monde seront arrivés; occupez-vous pas de moi. Je prends les devants pour aller à la chasse avec des sauvages. Comme t'es ben correct, toi, j'te laisse le commandement de la gang. Vous partirez dimanche au matin, et vous me rejoindrez à la tête du portage de la Cuisse. Tu sais où c'est que c'est ?

—Le portage de la Cuisse? Je connais ça comme ma blague.

—Bon! mais attention, les gaillards sont un petit brin méchés; faudrait point que personne d'eux autres se laissit dégrader. Si y en a un qui manque, je m'en prendrai à toi, entends-tu? Vous serez dix-huit, juste. Pour pas en laisser en chemin, à chaque embarquement et à chaque débarquement, conte-les. Ça y est-y ?

—Ça y est? que je dis.

—Je peux me fier à toi ?

—Comme à Monseigneur.

—Eh ben, c'est correct. A lundi au soir, comme ça; au portage de la Cuisse.

—A lundi au soir, et bonne chasse !

Je disais bonne chasse, comme de raison, mais je gobais pas c'te rubrique-là, vous comprenez. Comme il se parlait gros de mines d'or, depuis un bout de temps, dans les environs du Saint-Maurice, je me doutais ben de quelle espèce de gibier les trois surnois partaient pour aller chasser.

Mais n'importe! comme je viens de vous le dire, c'était pas de mes affaires, c'pas; le matin arrivé, je les laissais partir, et je m'occupais de mes hommes, qu'étaient pas encore trop souls, malgré la nuit qu'ils venaient de passer.

Quand je leur-z-eu appris le départ du boss, ça fut un cri de joie à la lime.

—Batêche! qu'ils dirent, ça c'est coq. Y en a encore deux à venir; sitôt qu'y seront arrivés, on partira; faut aller danser aux Forges à soir.

—C'est faite! que dit Fifi Labranche; je connais ça les Forges; c'est là qu'y en a de la criature qui se métine.

—Je vous en parle! que dit Tigusse Beaudoin; des moules à jupes qui sont pas piqués des vers, c'est moi qui vous le dis.

—Eh ben, allons-y! que dirent les autres.

Ça fut rien qu'un cri :

—Hourrah, les boys! Allons danser aux Forges.

Les Forges du Saint-Maurice, les enfants, c'est pas le perron de l'église. C'est plutôt le nique du diable avec

tous ses petits : mais comme j'étions pas partis pour faire une ertraite, je leux dis :

—C'est ben correct, d'abord que tout le monde y seront.

Comme de faite, aussitôt que les deux derniers de la gang furent arrivés, on perdit pas de temps, et v'là toute not'monde dans les canots l'aviron au bout du bras.

—Attendez, attendez! que je dis; on y est-y toutes d'abord? Je veux pas laisser personne par derrière, moi; faut se compter.

—C'est pas malaisé, que dit Fifi Labranche, de se compter. C'est dix-huit qu'on est, c'pas? Et ben, j'avons trois canots; on est six par canot; trois fois six font dix-huit, manquable !

Je regardis voir : c'était ben correct.

—Pour lorsse, filons! que je dis.

Et nous v'lons à nager en chantant comme des rosignols :

La zigonnnette, ma dondaine !

La zigonnnette, ma dondé !

Comme de raison, faulait ben s'arrêter de temps en temps pour se cracher dans les mains, c'pas; et pi comme j'avions toute la gorge ben trop chesse pour ça, on se passait le gouleron à tour de rôle. Chaque canot avait sa cruche, et je vous persuade, les enfants, que la demoiselle se faisait prendre la taille plus souvent qu'une erligieuse; c'est tout ce que j'ai à vous dire.



Ça fait qu'en arrivant aux Forges, si tous mes suçons marchaient, m'a dire comme on dit, à pas carrés, ça les empêchait pas d'être joliment ronds, tout ce qu'ils en étaient.

Ça les empêchit pas non plus, tout en marchant croche, de se rendre ben dret chux le père Carillon, un vieux qui tenait auberge presque en face de la grand'-Forge.

Faulait ben commencer par se rafraîchir un petit brin, en se rinçant le dalot, c'pas ?

Justement, y avait là un set de jeunesses à qui c'qu'y manquait rien qu'un jouor de violon pour se dégourdir les orteils. Et comme Fifi Labranche avait pas oublié son ustensile, je vous garantis qu'on fut reçus comme la m'lasse en carême.

Y avait pas cinq minutes qu'on était arrivés, que tout le monde était déjà parti sur les giques simples, les reels à quatre, les cotillons, les voleuses, pi les harlapattes. Ça frottait, les enfants, que les sumelles en faisaient du feu, et que les jupes de droguet pi les câlines en frisaient, je vous mens pas, comme des flammèches.

Faut pas demander si le temps passait vite.

Enfin, v'là que les mênuit qu'arrivent, et le dimanche avec, comme de raison; c'est la mode partout, le samedi au soir.

—Voyons voir, les jeunesses, que dit la mère Carillon, c'est assez! On est tous des chréquins, pas de vir-

vâle le dimanche! Quand on danse le dimanche d'eune maison, le Méchant Esprit est sus la couverture.

—Tais-toi donc, la vieille! que fit le père Carillon, ton vieux Charlot a ben trop d'autre chose à faire que de s'occuper de ça. Laisse porter, va! Souviens-toi de ton jeune temps. C'est pas toi qui relevais le nez devant un petit rigodon le dimanche. Ecoutez-la pas, vous autres; sautez, allez !

—Eh ben, tant pire! puisque c'est comme ça, que le bon Dieu soit béni! Arrive qui plante, je m'en mêle pus, que fit la vieille en s'en allant.

—C'est ça, va te coucher! que dit le père Carillon.

Jos Violon est pas un cheniqueux, ni un bigot, vous me connaissez; eh ben, sans mentir, j'avais quasiment envie d'en faire autant, parce que j'ai jamais aimé à interboliser la religion, moi. Mais j'avais à watcher ma gang, c'pas; je m'en fus m'assire sus un banc, d'un coin, et j'me mis à fumer ma pipe tout seul, en jonglant, sans m'apercevoir que je cognais des clous en accordant sus le violon de Fifi Labranche.

Je me disais en moi-même :

—Y vont se fatiguer à la fin, et je ferons un somme.

Mais bougez pas : le plusse qu'on avançait sus le dimanche, et le plusse que les danseux pi les danseuses se trémoussaient la corporation dans le milieu de la place.

—Vous dansez donc pas, vous? que dit en s'approchant de moi une petite criature qui m'avait déjà pas mal reluqué depuis le commencement de la veillée.

—J'aime pas à danser sus le dimanche, mam'zelle, que je répondis.

—Quins! en v'là des escrupules, par exemple! Jamais je crairai ça. Un homme comme vous. . .

En disant "un homme comme vous", les enfants, c'est pas à cause que c'est moi, mais la chatte me lance une paire de z'yeux . . . tenez. . . Mais j'en dis pas plus long. La bouffresse s'appelait Célanire Sarrazin; une bouche, une taille, des joues comme des pommes fameuses, et pi avec ça croustillante, un vrai frisson. . . Mais, encore une fois, j'en dis pas plusse.

J'aurais ben voulu résister, mais le petit serpent me prend par le bras en disant :

—Voyons, faites pas l'habitant, monsieur Jos; venez danser ce cotillon-là avec moi.

Faulait ben céder, c'pas; et nous v'là partis.

J'ai jamais tricoté comme ça de ma vie, les enfants.

La petite Célanire, je vous mens pas, sprignait au plancher de haut comme une sauterelle; pour tant qu'à moi, je voyais pus clair.

Ça fut comme si j'avais perdu connaissance; parce que, pour la mort ou pour la vie, les enfants, encore au jour d'aujourd'hui, je pourrais pas vous dire comment est-ce que je regagnis mon banc, et que je m'endormis en fumant mon bougon.

Ça durit pas longtemps, par exemple, à ce que je pus voir. Tout d'un coup, ma nom de gueuse de pipe m'échappe des dents, et je me réveille. . .



—Voyons, faites pas l'habitant, monsieur Jos, venez danser ce cotillon-là avec moi.

Bon sang de mon âme! Je me crus ensorcelé.

Pus de violon, pus de danse, pus d'éclats de rire, pas un chat dans l'appartement.

—V'là une batèche d'histoire! que je dis; où c'qui sont gagnés?

J'étais à me demander queu bord prendre lorsque je vis ressoude la mère Carillon, le visage tout égarouillé, et la tête comme une botte de pesat au bout d'une fourche.

—Père Jos, qu'a dit, y a rien que vous de sage dans toute c'te boutique icitte. Pour l'amour des saints, venez à not'secours, ou ben je sommes tous perdus.

—De quoi t'est-ce que y a donc, la petite mère? que je dis.

—Le méchant Esprit est dans les Forges, père Jos.

—Le méchant Esprit est dans les Forges?

—Oui, la Louise à Quiennon Michel l'a vu tout à clair comme je vous vois là. V'là ce que c'est que de danser sus le dimanche!

—De quoi t'est-ce qu'elle a vu, la Louise à Quiennon Michel?

—Le démon des Forges, ni plus ni moins; vous savez ce que c'est. Elle était sortie, c'pas, pour rentrer sa capine qu'elle avait oubliée sus la clôture, quand elle entend brimbaler le gros marteau de la Forge qui cognait comme en plein coeur de semaine. A regarde : la grand'-

cheminée flambait tout rouge en lançant des paquets d'étincelles. A s'approche : la porte était toute grande ouverte, éclairée comme en plein jour, tandis que la Forge menait un saccage d'enfer que tout en tremblait. On n'entendait pas tout ça, nous autres, comme de raison : les danseux faisaient ben trop de train. Mais la danse s'est arrêtée vite, je vous le garantis, quand la Louise est entrée presque sans connaissance, en disant : "Chut, chut! pour l'amour du ciel; le diable est dans les Forges, sauvons-nous!" Comme de raison, v'là tout le monde dehors. Mais, ouicht! . . . pus rien de rien. La porte de la Forge était fermée; pas une graine de flambe dans la cheminée. Tout était tranquille comme les autres samedis au soir. C'est ben la preuve, c'pas, que ce que la Louise a vu, c'est ben le Méchant qu'était après forger queque maréfice d'enfer contre nos danseux. . .

C'était ben ce que je me disais, en sacrant en moi-même contre c'te vingueuse de Célanire. Mais, comme Jos Violon a pas l'habitude—vous me connaissez—de canner devant la bouillie qui renverse, je me frottis les yeux, je me fis servir un petit coup, je cassis une torquette en deux, et je sortis de l'auberge en disant :

—J'allons aller voir ça.

Je fus pas loin; mes hommes s'en revenaient. Et, vous me crairez si vous voulez, les enfants, le plus estré-dinaire de toute l'affaire, c'est qu'y avait pas gros comme ça de lumière neune part. Tout était noir comme dans le fond d'un four, noir comme sus le loup.

Oui, les enfants, Jos Violon est encore plein de vie; eh ben, je vous le persuade, j'ai vu ça, moi; j'ai vu ça de mes yeux. C'est-à-dire que j'ai rien vu en toute, vu qu'y faisait trop noir.

On l'avait paru belle, allez. A preuve que, quand on fut rentrés dans la maison, on commencit toutes à se regarder avec des visages de trente-six pieds de long; et que Fifi Labranche mit son violon dans sa boîte en disant :

—Couchons-nous !

Vous savez comment c'qu'on couche dans le voyage, c'pas? Faudrait pas vous imaginer qu'on se perlasse le canayen sus des lits de pleume, non. On met son gilet de corps plié en quatre sur un quarquier de bois; ça fait pour le traversin. Pour la paillasse, on choisit un mardrier du planche, où c'que y a pas trop de noeuds, et pi on s'élonge le gabareau dessus. Pas pus de cérémonie que ça.

—T'as raison, Fifi, couchons-nous! que dirent les autres.

—Attendez voir, que je dis à mon tour; c'est ben correct, mais vous vous coucherez toujours point avant que je vous aie comptés.

Je me souvenais de ce que le foreman m'avait recommandé, c'pas. Pour l'orsse, que je les fais mettre en rang d'oignons, et pis je compte :

—Un, deux, trois, quatre, cinq. . . Dix-sept.

Rien que dix-sept.

—Je me suis trompé, que je dis.

Et je recommence.

—Un, deux, trois, quatre . . . dix-sept! Toujours dix-sept! . . . Batêche, y a du crime là-dedans! que je dis. Y m'en manque un. . . En faut dix-huit; où c'qu'est l'autre ?

Motte !

—Qui c'qui manque, là, parmi vous autres ?

Pas un mot.

—C'est toujours pas toi, Fifi ?

—Ben sûr que non.

—C'est pas toi, Bram ?

—Non.

—Pit'Jalbert ?

—Me v'là.

—Ustache Barjeon ?

—Ça y est.

—Toine Gervais ?

—Icitte.

—Zèbe itout ?

—Oui.

Y étaient toutes.

Je recommence à compter.

Dix-sept! comme la première fois.

—Y a du r'sort! que je dis, mais il en manque toujours un, sûr. On peut pas se coucher comme ça, il faut le sarcher. Y a pas à dire : "Catherine", le boss badine pas avec ces affaires-là : me faut mes dix-huit.

—Sarchons! que dit Fifi Labranche : si le diable des Forges l'a pas emporté, on le trouvera, ou ben y aura des confitures dans la soupe.

—Si on savait qui c'est que c'est au moins, que dit Bram Couture, on pourrait l'appeler.

—C'est pourtant vrai, que dit Toine Gervais, qu'il en manque un, et pi qu'on sait pas qui c'est que c'est.

C'était ben ce qui me chicotait le plusse, vous comprenez; on pouvait pas avoir de meilleure preuve que le diable s'en mêlait.

N'importe! on sarchit, mes amis; on sarchit sous les bancs, sous les tables, sous les lits, dans le grenier, dans la cave, sur les ravallements, derrière les cordes de bois, dans les bâtiments, jusque dans le puits.

Personne !

On sarchit comme ça, jusqu'au petit jour. A la fin, v'là les camarades tannés.

—Il est temps d'embarquer, qu'y dirent. Laissons-lé! Si le flandrin est dégradé, ça sera tant pire pour lui. Il avait tout en belle de rester avec les autres. . . Aux canots !

—Aux canots! aux canots !

Et les v'lont qui dégringolent du côté de la rivière.

Je les suivais, ben piteux, comme de raison. De quoi c'que j'allais pouvoir dire au boss? N'importe, je fais comme les autres, je prends mon aviron, et à la grâce du bon Dieu, j'embarque.

—Tout le monde est paré? Eh ben, en avant nos gens.

—Mais, père Jos, que dit Ustache Barjeon, on y est toutes.

—On y est toutes ?

—Ben sûr! Comptez : on est six par canot; trois fois six font dix-huit.

—C'est bon Dieu vrai, que dit Fifi Labranche, comment c'que ça peut se faire ?

Aussi vrai que vous êtes là, les enfants, je comptis au moins vingt fois de suite; et y avait pas à berlander, on était ben six par canot c'qui faisait not'compte juste.

J'étais ben content d'avoir mon nombre, vous comprenez; mais c'était un tour du Malin, allez, y avait pas à dire; parce qu'on eut beau se recompter, se nommer, se tâter chacun son tour, pas moyen de découvrir qui c'est qu'avait manqué.

Ça marchit comme ça jusqu'au lendemain dans l'après-midi. Toujours six par canot : trois fois six, dix-huit. Jusqu'à tant qu'on eût atteint le rapide de la

Cuisse, là où c'qu'on devait faire portage pour rejoindre Bob Nesbitt, on fut au complet.

En débarquant à terre, comme de raison, ça nous encourageit à faire faire une couple de tours à la cruche. Et pi, quand on a nagé en malcenaire toute une sainte journée de temps, ça fait pas de mal de se mettre quelque chose dans le collet, avant de se plier le dos sour les canots, ou de se passer la tête dans les bricoles.

Ça fait que, quand on eut les intérieurs ben arrimés, je dis aux camarades :

—A c'te heure, les amis, avant qu'on rejoigne le boss, y s'agit de se compter pour la dernière fois. Mettez-vous en rang, et faut pas se tromper, c'te fois-citte.

Et pi, je commence ben lentement, en touchant chaque homme du bout de mon doigt.

—Un! deux! trois! quatre! cinq! six! sept! huit!... Dix-sept!...

Les bras me timbent.

Encore rien que dix-sept!...

Sur ma place dans le paradis, les enfants, encore au jour d'aujourd'hui, je peux vous faire serment devant un échafaud que je m'étais pas trompé. C'était ni plus ni moins qu'un mystère, et le diable m'en voulait, sûr et certain, rapport à c'te vlimeuse de Célanire.

—Mais qui c'qui manque donc? qu'on se demandait en se regardant tout ébarouis.

Ma conscience du bon Dieu, les enfants, j'avais déjà vu ben des choses embrouillées dans les chantiers; eh ben, c'te affaire-là, ça me surpassait.

Comment me remontrer devant le foreman avec un homme de moins, sans tant seurement pouvoir dire lequel est-ce qui manquait? C'était ben le moyen de me faire inonder de bêtises.

N'importe! comme dit M. le curé, on pouvait toujours pas rester là, c'pas? il fallait avancer.

On se mettait donc en route au travers du bois, et dans des chemins, sous vot'respec', qu'étaient pas faits pour agrémenter la conversation, je vous le persuade.

A chaque détour, j'avais quasiment peur d'en perdre encore quequ'un.

Toujours que, de maille et de corde, et de peine et de misère, grâce aux cruches qu'on se passait de temps en temps d'une main à l'autre, on finit par arriver.

Bob Nesbitt nous attendait assis sus une souche.

—C'est vous autres? qu'y dit.

—A pu près! que je répons.

—Comment, à pu près? Vous y êtes pas toutes?

Vous vous imaginez ben, les enfants, que j'avais la façon courte; mais c'était pas la peine de mentir, c'pas; d'autant que Bob Nesbitt, comme je l'ai dit en commençant, entendait pas qu'on jouît du violon sus c'te chanterelle-là. Je pris mon courage à brassée, et je dis :

—Ma grand'conscience, c'est pas de ma faute, monsieur Bob, mais . . . y nous en manque un.

—Il en manque un? Où c'que vous l'avez sumé?

—On . . . sait pas.

—Qui c'est qui manque?

—On . . . le sait pas, non plus.

—Vous êtes soûls, que dit le boss; je t'avais-t'y pas recommandé, à toi, grand flanc de Jos Violon, de toujours les compter en embarquant et en débarquant?

—Je les ai comptés peut-être ben vingt fois, monsieur Bob.

—Eh ben?

—Eh ben, de temps en temps, y en avait dix-huit, et de temps en temps y en avait rien que dix-sept.

—Quoi c'que tu ramanches là?

—C'est la pure vérité, monsieur Bob : demandez-leux.

—La main dans le feu! que dirent tous les hommes, depuis le plus grand jusqu'au plus petit.

—Vous êtes tous pleins comme des barriques! que dit le foreman. Rangez-vous de file que je vous compte moi-même. On verra ben ce qu'en est.

Comme de raison, on se fit pas prier; nous v'lons toutes en ligne et Bob Nesbitt commence à compter.

—Un! deux! trois! quatre! . . . Exétéra. . . Dix-huit! qu'y dit. Où c'est ça qu'il en manque un? Vous savez donc pas compter jusqu'à dix-huit, vous autres? Je vous le disais ben que vous êtes tous soûls. . . Allons vite! faites du feu et préparez la cambuse, j'ai faim.

Le surlendemain au soir, j'étions rendus au chanquier, là où c'qu'on devait passer l'hiver.

Avant de se coucher, le boss me prend par le bras, et m'emmène derrière la campe.

—Jos, qu'y me dit, t'as coutume d'être plus correct que ça.

—Quoi c'que y a, monsieur Bob?

—Pourquoi t'est-ce que tu m'as fait c'te menterie-là, avant z'hier?

—Queu menterie?

—Fais donc pas l'innocent! A propos de cet homme qui manquait. . . Tu sais ben que j'aime pas à être blagué comme ça, moi.

—Ma grand'conscience! . . . que je dis.

—Tet! tet! tet! . . . Recommence pas.

—Je vous jure, monsieur Bob.

—Jure pas, ça sera pire.

J'eus beau me défendre, ostiner, me débattre de mon mieux, le véreux d'Irlandais voulut pas m'écouter.

—J'avais une bonne affaire pour toi, Jos, qu'y dit, une job un peu rare; mais puisque c'est comme ça, ça sera pour un autre.

Comme de faite, les enfants, aussitôt son engagement fini, Bob Nesbitt nous dit bonsoir, et repartit tout de suite pour le Saint-Maurice avec un autre Irlandais.

Quoi c'qu'il allait faire là? On sut plus tard que le chanceux avait trouvé une mine d'or dans les crans de l'île aux Corneilles.

A l'heure qu'il est, Bob Nesbitt est queuque part dans l'Amérique à rouler carrosse avec son associé; et Jos Violon, lui, mourra dans sa chemise de voyageur, avec juste de quoi se faire enterrer, m'a dire comme on dit, suivant les rubriques de not' sainte Mère.

De vot'vie et de vos jours, les enfants, dansez jamais sus le dimanche; ça été mon malheur.

Sans c'te grivoise de Célanire Sarrazin, au jour d'aujourd'hui Jos Violon serait riche foncé.

Et cric, crac, cra! . . . Sacatabi, sac-à-tabac! Mon histoire finit d'en par là.

Louis Fréchette

(Extrait de l'Amanach du Peuple, 1904)



LEGENDES

Dollard Dubé

LEGENDES

Dollard Park

Le diable lavé

Un jour, le diable était v'nu garder les bois, autour d'l'étang qu'vous voyez-là. Vous savez qu'les coteaux qui longent l'étang ont jamais été déboisés. On n'a jamais su b'en b'en pourquoi; mais y paraît que l'gâbe avait déjà fait savoir aux gens que c'tait à lui tout ça et que personne devait y toucher.

On disait même qu'y passait ses grands hivers à s'coucher dans l'étang; c'est pour ça que l'eau gèle jamais là. De faite, les gens l'perdaient d'vue à la fin d'novembre pour le r'voir rien qu'au commencement d'avril.

En tout cas, c'soir-là, y s'prom'nait l'long de l'étang, les mains derrière le dos, avec l'air d'un homme qui pense des choses b'en graves.

Ils étaient sept ou huit jeunesses qui le r'gardaient faire.

—Gagez-vous que j'le lave, moé, les gas, dit un d'eux aut'es.

—Es-tu fou, toé, c'est l'gâbe y est b'en plus fin que toé. Ça pourrait b'en être toé qu's'fra laver.

—Faites-vous-en pas, j'va vous dire une affaire, moé; pis vous allez voir après ça qu'ça du bon sens et que j'su's pas plus bête que lui.

Vous savez pas vous aut' pourquoi l'gâbe vient là rien qu'à la brunante. J'va vous l'dire, moé. J'l'ai en-

tendu conter par un vieux vieux d'la place, et pis y paraît qu'c'est b'en vrai. C'est parce que dans l'jour, y voit pas l'feu; c'est rien qu'le soir qui l'voit. Pis, comme vous savez qu'l'feu, y aime b'en ça, c'est son élément, y s'jette dedans aussitôt qu'il en voit. Et plus il y en a, plus y est content et plus y s'débat. C'est lui qui chante, vous savez, et puis qui tord le bois à l'faire craquer, dans un bon feu.

B'en, moé, ça m'dit qu'il vient s'prom'ner là en attendant la coulée de 11 heures. Aussitôt que l'geulard est ouvert, y s'jette dans la flamme en haut d'la bune et c'est lui qui la fait monter si haut. J'ai r'marqué ça souvent, moé, p's plus ça va, plus j'pense que l'vieux avait raison.

Si vous voulez m'aider, on va y jouer un bon tour. On va s'préparer un bon tas d'branchailles ici, juste à la sortie de l'étang, p'is, à soir, vers dix heures et demie, on va l'allumer d'partout. Y va se jeter dedans en soufflant, p'is juste dans c'temps-là, on va ouvrir toute grande la pelle de l'étang. Tu vas l'voir prendre le lavoir.

Et les v'la à l'oeuvre.

Vers dix heures et demie, not' ratoureux s'avance doucement et met le feu au tas d'branchailles. Ça faisait pas dix secondes, que l'feu flambait comme s'il voulait aller lécher la calotte du ciel. Donnes-y, qu'il lance à son camarade chargé de l'ver la pelle.

Dans un rien d'temps, l'feu s'couche de tout son long dans l'canal du lavoir et une série d'sacres épouvan-

tables s'élève du lavoir agité comme une feuille au vent. Ça dure juste quelques secondes. Le lendemain matin, tout l'grillage du lavoir était défoncé en mille miettes. Vous comprenez qu'les jeunes ont pas voulu s'en vanter, y voulaient pas avoir à payer l'grillage d'la dalle; mais ça s'est su quand même plus tard.

—Elle est pas mal celle-là, Tit Louis; tu viendras avec nous autres au fourneau, ce soir, on s'en collera nous aussi deux ou trois bonnes, en attendant la coulée.

(Dollard Dubé)



Le diable de la cave

Il y a une dizaine d'années, Baptiste Sawyer s'en venait de veiller un soir. Il faisait noir comme chez le loup. En passant à la tête des grandes écuries, là-bas, à droite, sur le chemin de la "Pointe à la Hache", il entend un bruit, de ferrailles, des meuglements et tout un ravaud épouvantable. Ce n'était pas un peureux pourtant, le père Baptiste Sawyer, mais cette fois-là, les cheveux lui dressèrent sur la tête.

Il prend le bord de la "Grand'Maison" à toutes jambes. On aurait juré que le diable courait après lui.

—Vite, vite, monsieur McDoune, réveillez les autres, le diable est dans les granges. . . Eh! bondance! quand j'y pense! . . .

Monsieur McDougall s'habille, allume un fanal et part avec Baptiste pour aller voir c'qui s'passe à la tête des grandes écuries.

En passant devant la "Rangée de la Cloche", ils aperçoivent Octave Vadeboncoeur, debout, "en pieds de bas" dans l'encadrement de la porte et qui leur demande "Voulez-vous ben m'dire, vous aut' qui c'est qui mène un tapage pareil! . . .

—Parle pas trop fort, Ti-Tave, dit Baptiste, tout tremblant, c'est l'diable des Forges qu'est r'venu. Il doit en vouloir gros à quelqu'un pour hurler comme ça. Il y

en a pourtant pas qui courent le loup-garou par ici. Viens avec nous autres. On sera pas trop de trois. Dis à ton gas aussi qu'il vienne. . . Eh! bondance, que j'ai eu peur tantôt. . .

Vous comprenez, ça pas pris goût de tinette et ils se sont trouvés là, près des grandes écuries, une bonne dizaine d'hommes. C'étaient tous des gens bien bâtis. Mais je vous assure que les plus braves tremblaient malgré eux-autres en entendant comme un bruit de chaîne lourde traînée pesamment sur une plaque de fer, avec des souffles drus et des meuglements prolongés.

Tout d'un coup le bruit s'arrête net et la terre se met à rembler pareil comme si quelqu'un cherchait à rouler ensemble, vite, vite, sur le long, deux ou trois "geuses" du fourneau.

—Ah! ben, ça, c'est l'boute, par exemple, dit l'père Loranger. Ça s'en va su'l'bord d'la "Grand'Maison". Eh! ben ça s'fera pas comme ça. J'm'en va y aller, moé, m'sieur Robert, pis y a pas un damné gâbe pour m'arrêter. Y a-t'y quéqu'un d'vous autres qui veut m'accompagner ?

—C'est correct, dit Ti-tiche Desaulniers, j'y va, moé itou.

—Oubliez pas d'faire vot' signe de croix avant d'entrer, leur recommande le père Baptiste.

Et les voilà qui s'enfoncent dans la nuit, avec pour toute lumière un petit fanal.

Rendus à moitié chemin, ils s'arrêtent. Le bruit venait de recommencer encore de plus bel, et pas rien que des meuglements cette fois. On aurait dit que le diable voulait tout démolir.

Ti-tiche tire le père Léon par le bras et le serre fortement :

—Père Léon . . . Père Léon . . . si vous voulez, on va r'tourner. . . Vous savez qu'j'ai déjà couru l'loup-garou, moé, et j'ai peur que l'diable soit v'nu pour me chercher ce soir. . .

Allons-nous-en, j'vous dis, ça n'a pas d'bon sens d'mourir comme ça. . .

—Si tu r'tournes, t'es rien qu'une poule mouillée. Avance donc, espèce de lâche! . . .

Ces paroles du père Léon, cinglent Ti-tiche en plein visage.

Lâche . . . lâche . . . lui, Ti-tiche, dit "Bras-d'Ours"? Ah! ben non, ça par exemple, et il allait le prouver.

Il lâche le bras du père Léon et s'avance en avant.

—C'est dans la cave, dit-il, au père Léon.

—Ben, ouvre la porte, j'va m'occuper d'la mienne, dit l'père en s'approchant.

Mais la peur reprend de nouveau Ti-tiche qui s'lamente à tous les saints.

—Mon Dieu, on va mourir! Eh! qu’j’ai été bête de vous. . .

Mais Ti-tiche n’avait pas achevé sa phrase que déjà il était renversé violemment.

Pendant qu’il essayait de se relever, il entendit la voix narquoise du père Léon :

—Tiens, espèce de poule mouillée, l’as-tu vu là, l’diable des Forges qui v’nait t’chercher? C’est un boeuf!

Ti-tiche se r’lève tout en colère, en se frottant un peu partout. —J’voudrais ben vous voir à ma place, vieux. . . Vous verriez qu’il ne frappe pas comme un boeuf ordinaire. . .

Vous comprenez, le père Léon avait ouvert sa porte avant que Ti-tiche n’eut touché la sienne, et le boeuf enfermé accidentellement dans la cave, s’était dardé la tête la première, accrochant ses cornes au passage dans le panneau, derrière lequel se trouvait Ti-tiche, hésitant et tremblant.

(Dollard Dubé)



La bataille de Tassé

Vous vous rappelez ce fameux Tassé qui s'battait avec le diable. Tout en marchant dans le bosquet qui entoure la "Grand'Maison", je vais vous raconter une de ces sanglantes batailles.

Je tiens ce récit du père Toupin, un bon vieux qui restait, il y a quelques années au pied de la côte, juste en face du biez.

C'tait effrayant comme il se battait cet homme-là, Tassé. Pis il était fort sans bon sens, tellement qu'il a jamais vu l'bout d'sa force. Ce soir-là, comme les autres aussi, je ne voyais pas l'diable, moi, ça se comprend, c'est pas moi qui m'battais avec lui. Mais j'entendais bien les coups qu'il donnait à Tassé, par exemple.

Ils se sont battus comme ça, un gros quart d'heure. En dernier, Tassé y a sacré un coup si fort qu'il l'a assommé là. C'était pas drôle, vous comprenez. Y commençait à être temps qu'ça finisse, parce que ce pauvre Tassé était tout en nage et tremblait d'rage comme une feuille. C'est pas nous autres qui se s'raient battu avec, comme ça. Mais Tassé, y avait la moitié du diable dans l'corps à lui tout seul.

Nous sommes rendus sur la côte, derrière la "Grand'Maison". Voyez comme le point de vue est magnifique. Ces pelouses, ces fleurs, ces touffes d'herbes

coupées de petits sentiers, dites-moi, ça ne vous attache pas à la "Grand'Maison", ça n'évoque pour vous aucun souvenir de jeunesse. . .

Et le beau Saint-Maurice qui s'agite en bas comme pour protester contre le courant trop violent qui le pousse! Ne vous semble-t-il pas qu'il a lui aussi la nostalgie de ce beau coin du pays. Ces flots qui oppressent son sein, ne disent-ils pas tout le regret qu'il éprouve à ne pouvoir baigner tranquillement les pieds si jolis de cette grande dame !

Mais allez, ne vous attristez pas, c'est le sort réservé aux plus belles choses humaines. Qui sait si la grande dame elle-même n'ira pas un jour se laisser choir dans ces eaux tumultueuses.

Chassons ces idées tristes, prenons ce petit sentier, à droite, dans la pente abrupte, il nous conduira au petit pont de la coulée qui chante sous la vieille forge, et je pourrai facilement de là, vous conduire à la "fontaine du diable".

(Dollard Dubé)



La fontaine du diable

Encore un lieu qu'on regarda longtemps avec terreur. Aussi, vous ne voyez pas d'habitations toutes proches. Vous voulez savoir pourquoi? Bien, écoutez encore.

C'était du temps de monsieur Bell. Il y avait alors aux Forges deux vieilles filles très riches qui possédaient beaucoup de terres encore boisées dans le voisinage.

Sans s'occuper de leurs droits, monsieur Bell faisait couper du bois sur leurs terres et s'en servait pour le fourneau. Vous pouvez penser quelle colère cela provoquait et à bon droit chez ces dignes filles. Elles eurent recours aux tribunaux, la chose traîna en longueur et pendant ce temps-là monsieur Bell se servait toujours de bois sur les terres des demoiselles Poulin.

Après bien des pourparlers, et même des gros mots, les deux vieilles filles firent un pacte avec le diable, s'il empêchait monsieur Bell de se servir de leur bois. Elles avaient, paraît-il, de grandes richesses enfermées dans de grands coffres de fer. Elles étaient d'un tel désir de voir leur point gagné qu'elles firent creuser de grands trous dans leur jardin, pour y enterrer ces coffres de richesses. Et pour bien marquer que les coffres appartenaient au diable désormais, elles lancèrent les clefs dans la rivière aussi loin qu'elles purent.

C'est ici que les clefs tombèrent. Alors, il faut croire que le diable prit la chose au sérieux, puisqu'il enfouit les clefs au fond, et c'est depuis ce temps-là, que l'eau bouillonne continuellement.

Même certains soirs, il paraît que le diable vient danser au-dessus, dans le feu. J'ai connu une vieille dame qui m'a dit que, parfois, il changeait de toilette, deux ou trois fois, pendant la veillée, et qu'il terminait, en bleu, une soirée commencée en rouge.

Pour ma part, je l'ignore totalement. Mais je sais que l'on s'est avisé, il y a quelques années, de creuser un trou, mais, quand on a été rendu un peu profond, l'eau s'est mise à danser plus fort, et on a senti une puanteur monter du trou. Ça été fini là.

Les deux ou trois qui avaient commencé ce travail ont compris que le diable ne voulait pas les voir aller plus loin; ils sont arrêtés là, après avoir posé un baril vide dans le trou. Et ils s'en sont retournés encore plus bredouilles que quand ils étaient arrivés. Aussi, après leur malheureuse expérience, je ne vous conseillerai pas, vous non plus, d'aller chercher là les clefs des coffres des demoiselles Poulin.

(Dollard Dubé)



Comment le diable fut chassé de la forge basse

Vous savez, qu'autrefois, toutes les boutiques des Forges appartenaient au diable. Il y venait quand il voulait, faisait ce qu'il voulait, mais ne pouvait jamais faire de mal à personne, sans qu'il le veuille. C'est ici, à la forge d'en bas, qu'il faisait les plus grands ravages.

Le diable des Forges, vous savez, était un peu comme les gens des Forges, il aimait à prendre un petit coup. Un peu comme eux aussi, il se cachait pour en prendre plus que de raison. Mais le malin n'en était jamais malade. Ceux qui le voyaient sauter puis gambader dans le feu, dans ce temps-là, s'apercevaient tout de suite s'il avait pris un gros ou un petit coup.

Comme c'est ici que la danse était le plus endiablée, les "saoûlons" de la place en avaient conclu que c'était ici sa place préférée, ici sa réserve de boisson.

Mais où ?

Grand Dieu ! Il n'était pas facile à dénicher, le baril du diable. Des loustics se mirent à chercher. Evidemment, il fallait faire les choses discrètement. Pensez à l'émoi que la nouvelle eût provoqué, dans le voisinage.

On s'assura donc en cachette,—avec promesse de partager dans les profits liquides, si on parvenait à découvrir la source,—le concours d'un employé de la forge

basse. Celui-ci avait mission de chercher partout, en faisant semblant de rien.

Les cinq du complot se réunissaient, le soir.

Mais le diable était rusé, il eut vite deviné leurs desseins. Et, un peu pour les narguer, il venait trinquer sous leur nez, mais sans jamais parler.

Après l'avoir interrogé en vain, l'un des trinquars dit aux autres : "Si on l'invitait à prendre un coup avec nous autres".

Peine perdue. Le diable, alors, sautait dans le feu de la forge et gambadait de plus bel.

—Tiens, dit un autre, je parie que c'est là sa cachette. Sous le feu, oui, sous le feu, là, regardez comme la flamme est plus forte, quand il saute dessus. On dirait des soufflets souterrains. . .

—C'est ça, c'est ça, tu l'as, toi, là. . . Mais comment, bonne mère! vas-tu aller le chercher? . . .

Creuser? Il n'y a pas à y songer. Laisser éteindre le feu de la forge, puis chercher ensuite? Pas davantage, il s'en irait avec le feu, puis sa boisson. Monter avec lui dans le feu? Y en a-t'y un d'vous autres qui veut l'faire?

Mais quoi, alors? Abandonner not' projet ?

—Ah! pour ça, non, par exemple! Non!

—Th! b'en, trouvez-le, l'trou, moi, j'trouve pas.

—Il aime le feu, dit le plus vieux, il aime la boisson, il aime le nouveau aussi; les anciens l'ont assez dit—eh!



Tantôt, on dirait que le diable s'approche. . .

bien, on va y en faire du feu, d'la boisson, p'is du nouveau aussi. Seulement, faudra pas qu'vous soyez des peureux, par exemple. S'y en a qui sont pas prêts, y ont rien qu'à s'en aller.

Personne ne bougea. La forge était redevenue silencieuse, après les paroles du vieux : un vrai silence de mort, scandé seulement par le halètement des soufflets. Mais, toujours dans le rouge violacé de la flamme, dansait éperduement la silhouette endiablée.

—J'va l'approcher, moé, dit encore le vieux, j'va y parler . . . pis n'importe quoi qui va arriver après, vous autres, bougez pas.

Et le vieux s'approche tranquillement et s'arrête à trois pieds du feu.

Tous les yeux sont braqués sur la scène.

Un dialogue inintelligible s'engage. Le vieux reste toujours là, debout, droit, sans broncher, tout près du feu. Tantôt, on dirait que le diable s'approche; la flamme se balance, oscille, tourne, se tord, se penche, se couche presque devant le vieux qui demeure toujours impassible, tel une statue cuivrée. Tantôt, elle s'agite, se secoue, s'allonge violemment, se heurte aux parois, se rue sur le vieillard, toujours droit et immobile.

Puis, comme par l'effet d'une force inconnue, elle se radoucit, se replie sur elle-même dans le foyer, se recouche et vient lécher la main tendue du vieux.

Celui-ci ne bouge pas plus. N'était le marmottement de ses lèvres, on le dirait étranger à ce qui se passe.

Mais, bientôt, les chairs des doigts se mettent à fondre, puis à couler goutte à goutte, pendant qu'une odeur âcre de chair brûlée, mêlée à l'odeur forte d'une boisson étrange, mais grisante, s'épand doucement dans l'air.

Comme impuissant à supporter plus longtemps la vue d'un tel spectacle, le plus jeune du groupe s'affaisse soudain, en poussant un cri : "Mon Dieu! . . ."

A peine ce cri lancé, la flamme se retire dans le foyer, comme un coup de vent, toute la halle est secouée violemment, pendant que tout le monde tombe à la renverse.

Au petit jour, quand les forgers entrèrent, ils virent les quatre encore tout gris, dans un coin, et le vieillard, à genoux, et appuyé à la forge éteinte, mais tout le bras calciné.

Il n'en mourut pas, cependant. Mais la leçon lui fut, comme aux autres, très profitable.

Quant au diable, après avoir trahi son secret, il ne pouvait plus demeurer dans la forge basse. D'autant moins qu'à sa courte honte, une fois de plus le nom seul de Dieu l'avait chassé.

Ne me demandez pas pourquoi le grand public n'en sut jamais rien; je crois qu'en bons larrons les forgers, au petit jour, s'étaient partagé le reste du doux nectar, sans en souffler mot à personne.

★ ★ ★

Vous pensez que je vais tout vous raconter. Allons, soyez raisonnables. Des vieux et des vieux, qui en sa-

vaient bien plus que moi ont passé des soirées et des soirées à raconter des histoires arrivées ici. Vous n'allez pas penser tout de même que je puis faire mieux qu'eux autres. Mais nous allons nous asseoir un peu, là tout près, si vous n'avez pas peur et je vais vous en conter quelques-unes.

(Dollard Dubé)



Histoire du marteau danseur

Les veillées aux Forges étaient fréquentes autrefois. Comme ailleurs, elles étaient fort prisées, et encore plus suivies. Mais plus qu'ailleurs, hélas, elles étaient trop souvent scandées de sacres et marquées de coups,—aux deux sens, prendre et donner.

La conséquence, on le voit, était plutôt funeste pour la population, qui, au fond se composait tout de même de braves gens.

Ce que l'on appelait "les grandes soirées" se pratiquait surtout en plein air, dans le voisinage du fourneau. J'essaie parfois de me représenter en imagination quelque une de ces grandes veillées avec tout son monde habillé en couleurs claires, variées, et tout pétillant de joie. J'avoue à mon grand regret, ne pas avoir encore assez d'imagination pour trouver une image exacte de ces scènes.

Toutefois je vais essayer quand même de vous dépeindre une de ces joyeuses fêtes nocturnes. Etant sur les lieux avec moi, votre propre imagination aura vite suppléé à ce qui manque à mon récit.

Représentez-vous une belle et chaude soirée d'été, sous un ciel clair piqueté d'or. Depuis longtemps déjà les violonneux sont assemblés devant le fourneau et jouent inlassablement giges, rigodons, etc.

Dans l'air tiède du soir, on entend de très loin ces bruits harmonieux, mêlés aux chants joyeux et aux cris des danseurs.

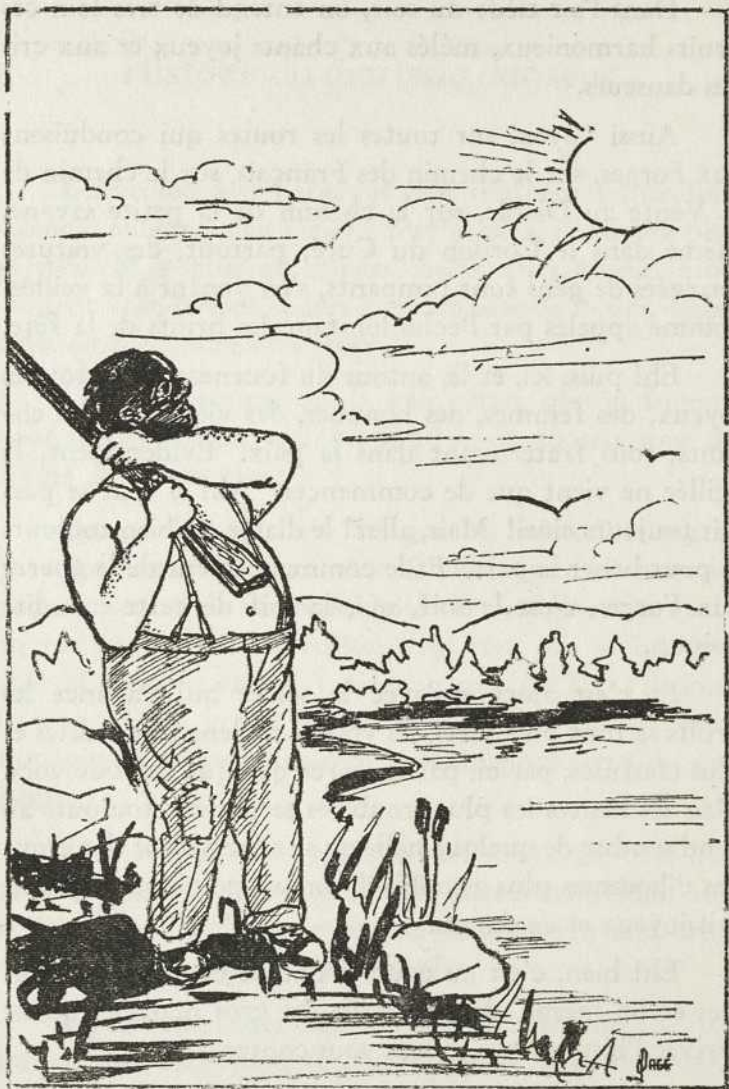
Aussi voyez, sur toutes les routes qui conduisent aux Forges, sur le chemin des Français, sur le chemin de la Vente au Diable, sur le chemin de la petite savane, même dans le Cordon du Curé, partout, des voitures chargées de gens tout pimpants, s'en venant à la veillée, comme appelés par l'écho lointain des bruits de la fête.

Eh! puis, ici, et là, autour du fourneau, des groupes joyeux, des femmes, des hommes, des vieillards, des enfants, tous fraternisant dans la paix. Evidemment, la veillée ne vient que de commencer. Ah! si tout se passait toujours ainsi! Mais, allez! le diable est bien toujours là pour briser la paix. Et le commencement de la guerre aux Forges, c'est la soif, oui, la soif de cette maudite boisson.

Et c'est alors, qu'avec la soirée qui s'avance les bruits se font plus forts, les voix se mêlent plus hautes et plus confuses, par ci, par là, perce quelque éclat de voix. Mais les heures les plus troublées se passent toujours au fond sombre de quelque halle où se rassemblent des groupes d'hommes plus assoiffés de breuvage piquant que de cris joyeux et de danses.

Eh! bien, c'est au cours d'une de ces joyeuses veillées et ici même, dans la halle du gros marteau qu'est arrivée l'histoire que je vais vous conter.

Ils étaient sept ou huit réunis ici pour trinquer. La chose avait été arrangée d'avance, c'était évident; car,



Plus en colère que jamais, il saisit son fusil et le lance
vers le soleil. . .

le dernier rentré, la porte fut verrouillée, et un large éclat de rire, accompagné d'une forte rasade, marqua le contentement de tous et le commencement de "la petite veillée".

Le plus bel entrain régnait parmi ces gais lurons attablés autour du gros marteau. Les rasades succédaient aux rasades, les histoires aux histoires, les pipées aux pipées et même les sacres aux sacres. Puis, c'était naturel,—là aussi, la voix monta, monta, s'aigrit, s'effila, et se tint, quelque temps suspendue à de lourds silences, avant d'éclater en orage.

La discussion était engagée, prise, partageant en deux clans les "veilleux" de la halle. D'un côté, on soutenait que le diable des Forges n'existait pas; de l'autre, qu'il existait, mais qu'il n'était pas le vrai diable, celui des enfers. Et ceux-ci apportaient comme preuve qu'il avait été vu plusieurs fois déjà dans la place, mais jamais ailleurs qu'aux Forges.

—C'est rien qu'des imaginations ça, disait le plus bagoulard de l'autre clan, on voit b'en rien qu' par là qu'vous êtes des peureux, des . . .

—Nous aut' des peureux . . . nous aut' des peureux? . . . retorqua le plus grand, en s'approchant, le poing tendu vers le parleur. Prends garde, mon gas, tu peux l'ravaler, ça, tu sais. . .

—Oui, oui, des peureux, fais-le v'nir ton gâbe, si t'es capable. . . Si y en a tant qu'ça, qu'y vienne, icitte, on va l'arranger, nous aut', et p'is vous aut' avec. . .

C'était le bout. Un poing formidable s'abattit sur le visage du "brave", qui roula comme une poche sous son banc. Ce fut le signal d'une bataille générale. La scène alors devint indescriptible. Le fanal avait été culbuté d'un coup de pied et dans le clair obscur de la halle, ce n'étaient que des ombres et de lourdes silhouettes qui s'embrassaient tragiquement, se heurtaient violemment, se bouscullaient traîtreusement, puis se dressaient, se tor-daient, se bouscullaient toujours.

Va sans dire que le tout était copieusement arrosé de mots aigres-doux.

Soudain, le marteau se mit de la partie, scandant les coups de ceux qui avaient soutenu la thèse diabolique. La lutte ne s'éternisa pas à ce rythme. Les lutteurs comprirent et mirent bas les armes. Ils eurent juste le temps de sortir de la halle et de s'enfoncer dans la nuit. . . Déjà, des gens de la fête, qu'avaient attirés les heurts du gros marteau, surgissaient de partout.

On fit ouvrir la porte, mais juste pour entendre le dernier coup. A la vue du sang sur l'enclume, on comprit qu'il s'était passé là quelque chose de très grave, et les suppositions allèrent leur train à l'enchère et à la sur-enchère, mais la grande veillée fut terminée là. Et ce fut encore bien p'is, le lendemain, quand on ne retrouva plus aucune tache de sang nulle part.

Le mystère était bien différent pour chacun, mais il n'en était pas moins mystère pour tous.

L'opinion commune était que la fête avait été sale

quelque part, pour un jour de dimanche et on s'en tint là pour longtemps, n'osant plus fêter le dimanche.

★ ★ ★

Parfaitement, parfaitement. . . Mais une autre petite histoire là, c'a f'rait pas d'mal hein !

—C'est ça vous l'avez vous autres. Mais cette fois, je passe mon tour. D'autant que je suis un bien piètre conteur à côté de notre hôte, le père Jean. Allez-y donc d'une petite de votre jeune temps, le père, ça va faire du bien à tout le monde.

—Bah! c'est des histoires, vous savez, ça s'conte, ça s'dit comme ça; mais vous êtes pas obligés de tout prendre. Moi, j'conte ça c'est rien qu' pour conter, parc'que j'crois pas à tout ça, vous savez. Faites comme moi, vous aut' aussi.

(Dollard Dubé)

★

Histoire de Jos le Nègre

Ça, c'était du temps des Français. C'était un Belge qui travaillait au fourneau. On l'disait b'en bon chasseur, p'is, y paraît qui l'était pas mal aussi.

Vous savez que dans c'temps-là, les gardes s'habillaient b'en légèrement pendant l'travail. Parce que vous pouvez penser qu'la chaleur du fourneau ajoutée à la chaleur du soleil, ça faisait d'quoi tremper son homme. Aussi, pas grand'chose sus l'corps.

Un après-midi, il faisait chaud, écrasant. Le soleil plombait la couverture des halles et les pauvres besogneux de dessous.

Notre chasseur était alors au travail, dans la halle des gardes. Tout d'un coup, y entend un cri : "Vite Jos, deux canards sus l'lac!"

Y sort sans prendre le temps d's'habiller comme du monde et y aperçoit deux beaux carnards sauvages sus l'biez.

En un clin d'oeil, il épaula sa carabine et, bang! bang! . . . les canards s'envolent.

Choqué, Jos se redresse, r'garde b'en en face le soleil, p'is dit : "C't'encore toé qui me l'a fait manquer, vieux. . ." Et, épaulant de nouveau son fusil vers le soleil, il tire dans cette direction. Du coup, toute la poudre r'vient dans l'visage, et le v'la noir comme un nègre.

Plus en colère que jamais, il saisit son fusil par le canon et le lance au soleil.

Mais à peine l'a-t-il échappé, qu'il entend une voix gouailleuse, en arrière : "Eh! Jos, si tu t'étais habillé au moins, t'aurais l'air b'en moins fou. . ."

Jos se regarde, réalise soudain son état de demi-nudité et rentre vite dans la halle . . . riant noir. Vous pouvez penser si ses camarades de travail eurent à passer un quart d'heure sombre.

Mais tout redevint dans l'ordre, et seul le sobriquet resta,—mais toujours à la sourdine,—"Ti-Jos le nègre".

(Dollard Dubé)



La suite d'un bal

Cette histoire-là est pas tout à fait pareille comme les autres, mais j'vous la conte comme a m'veient à l'idée.

Ce soir-là, on avait fait l'bal chez Poléon S. Ti-Gas Gobeil, avec son violon, nous avait fait danser toute la nuit blanche, tant qu'les "cranques" nous en rongeaient encore les mollets une semaine après.

Le gas au père Poléon, qu'on fêtait, ce soir-là, avec sa future moitié, était un vrai bout en train. Ça dansait les cotillons, les sets callés, les rigodons, comme un vrai frétilion. Faut dire aussi qu'il avait d'qui r'tenir, parc' que l'père Poléon, c'était pas un manchot des jambes, lui non plus.

Et p'is, c'est pas toute, ça. La boisson, ça manquait pas chez Poléon. Y en avait toujours, en veux-tu? en v'là! On s'privait pas non plus. Et sans rien dire de trop, y en avait pas cinq, après la veillée, qui avaient pas les pieds ronds comme un oeuf. J'ai pas peur de l'dire, j'tais aussi b'en que l'gros d'la gang. Mais qu'est-ce que ça fait, ça, pour une fois, on n'en fait pas un crime.

Mais j'en r'viens à mon histoire. J'vas vous dire, avant qu'les bals, de c'temps-là, c'tait pas comme ceux d'aujourd'hui. On faisait pas payer les gens, et p'is on les obligeait pas, non plus, à s'corser dur comme une barre de fer, sous un grand froc noir, avec le derrière en

arrache-clous. Non. Habillé comme un monsieur ou habillé comme un quêteux, pas d'différence. Tout l'monde pouvait y entrer, même les passants. La porte était toujours grande ouverte, et les coeurs aussi.

Pas besoin d'vous dire qu'on s'amusait à plein.

Défunt Maurice L., mon voisin de c'temps-là, était obligé d'être au fourneau, l'lend'main matin. Aussi, c'est pas sans peine qu'on a vu arriver trois heures du matin, pour s'en r'venir aux Forges.

—On s'laissait m'ner comme ça par le Blond,—une bonne bête, va,—et sans dire un mot, quand, tout d'un coup, Maurice me lâche un cri : R'garde don', Jean !

—Quoi? que j'lui dis en sursautant.

Et, comme de faite, j'vois un gros chien noir entrer dans l'bois avec une espèce de paquet dans la gueule.

—C'pas un animal d'la place, ça, m'dit Maurice. Ça m'surprend b'en gros, moé, c't'affaire-là. Tu trouves pas, toé ?

Et sans attendre que j'lui réponde, les yeux toujours braqués dans l'fourré d'à côté, où l'chien est entré, y saute en bas d'la voiture et s'enfonce dans l'fourré.

J'arrête le Blond, et je r'garde partout autour d'la voiture : rien. Je compte; une, deux, trois . . . cinq minutes passent, rien encore. Dix minutes. Rien, toujours rien qu'les branchages qui r'muent sur l'aubelle du ch'min.

J'commence à m'inquiéter un peu. J'aime pas b'en, b'en ça, moé, ces braveries-là, à quatre heures du matin,

c'est toujours pas un temps pour courir les chiens dans l'bois.

—Maurice! . . . Maurice! . . . que j'lui crie; viens-t'en don', hein. . .

Comme j'le voyais pas r'soudre, j'étais pour aller voir, quand j'l'aperçois qui sort du bois, un arpent plus loin, avec un paquet sous l'bras, l'même, j'pense b'en, que l'chien t'nait par la gueule quelqu'minutes avant. J'approche, p'is qu'est-ce que j'vois? Un enfant? Oui, un tout petit enfant en chair et en os, et qui semblait dormir comme un p'tit ange.

—Mais pour l'amour du ciel, ousque t'a pris ça?

—Chut! viens-t'en. J'va t'dire ça dans la voiture.

On s'embarque et pis, pas sitôt assis, vous comprenez, que j'étais pris d'une grosse démangeaison d'savoir c'qui avait là-dessous. Mais j'ai pas eu besoin de l'demander.

—Donne-moé ta p'tite hache, que m'dit tout d'un coup Maurice, tout en colère.

—Mais t'es fou, qu'j'lui réponds; on est pas pour commettre un crime pareil. Ça s'rait b'en trop affreux. Penses-y, c'te pauvre petit! . . . Non, moé, j'le garde pour ma José. C'est elle qui va en faire des hélas en voyant. . .

—C'est pas ni çi ni ça, qu'y me dit, encore plus choqué; donne-moé ta hache, j'te dis, tu vois don' pas là, tout proche, derrière la voiture, l'chien qui fonce sus nous autres ?

Et y attend pas qu'j'y passe; y m'arrache des mains, p'is v'lan! la hache part.

Seigneur! Grand Dieu! Miséricorde! Qu'est-ce qui nous apparaît? Ti-Jos L. . . , un charr'tier d'benne, sacreur, don'; nu comme un ver, avec un air de déconfiture à faire brailler l'plus dur paroissien des Forges, et sans compter l'sang qu'y coulait d'partout du front. Ah! y était pas beau à voir tout d'suite, j'vous l'assure.

—Ah! tu courais l'loup-garou, toé, que j'lui dis, d'un air surpris.

Vous comprenez ben : la honte le rongait. Y a pas osé répondre; y a juste baissé la tête, comme pour se cacher.

—Prends ça pour t'habiller, lui dit Maurice, en lui tirant la couverture d'la voiture, p'is embarque.

Pour ça, y s'est pas fait prier et y s'est assis sus l'arrière d'la voiture, sans nous r'garder ni dire un mot.

—C'est parce que tu sacrais trop, ça, mon vieux, qu'l'bon Dieu t'a mis comme ça. J'espère que ça va t'donner une bonne leçon, et p'is qu'tu vas t'conduire comme un homme à c't'heure. On va t'conduire chez-vous, là, p'is, d'main matin, au p'tit jour, tu vas aller à confesse avec ta femme.

P'is j'veux qu'en passant d'avant chez nous, t'arrêtes pour me montrer que tu y vas pour vrai. Si tu fais pas ça, d'main soir, tout l'monde d'la place va savoir comment on t'a pris c'te nuite. T'as compris, là? Penses-y

sérieusement. Tiens, prends mon mouchoir, là, p'is serretoé l'front avec.

Ti-Jos L. dit rien, mais y s'est pas plutôt tourné pour prendre mon mouchoir, qu'y nous lâche un cri du gâbe en voyant l'bébé couché dans l'fond d'la voiture. P'is, b'en avant qu'on comprenne c'qui s'passe, tout disparaît dans l'bois : ma hache, le bébé, Ti-Jos L., mon mouchoir, p'is ma couverte, par-dessus le marché.

—Dis rien, que m'dit Maurice, on va le r'joindre, d'main matin, lui, et on va l'savoir comment ça s'est fait tout ça.

L'lend'main main, j'entends cogner à ma porte.

—Qui est là? que j'demande.

Personne répond. J'me lève quand même, j'ouvre le chassis et r'garde pour voir, qui? Ti-Jos L., habillé en beau dimanche, et qui m'attendait, avec sa femme.

—J'm'en va à confesse, là, m'sieu Jean; vous en parl'rez pas, hein ?

—Correct mon gas. P'is tâche de faire un homme avec toé, à c't'heure.

—Merci b'en m'sieu Jean, me dit la femme de Ti-Jos L., sans débarquer d'la voiture. Avec la grâce du bon Dieu, à c't'heure, ça va b'en marcher.

P'is y sont partis pour Trois-Rivières, et j'les ai r'gardés aller, mais pas choqué, c'te fois-là, jusqu'au détour, dans l'haut d'la grande côte.

Ça oppose pas qu'après ça, ça été fini net. Ti-Jos L. a arrêté d'sacrer, p'is chaque fois que l'missionnaire v'nait aux Forges ensuite, Ti-Jos L. allait à confesse et communiait comme tout le monde.

C'est comme ça, mes amis, que l'bon Dieu punit l'mauvais monde. P'is quand dans sa bonté, y leu fait grâce, eh! b'en, y a rien qu'la confesse pour leu chasser l'gâbe du corps.

—Merci bien, père Jean. La leçon va nous faire du bien, à nous aussi, même si on ne se pense pas trop du mauvais monde.

Et puis, maintenant, mes amis, il ne faudrait, tout de même, pas abuser de la généreuse hospitalité du père Jean. D'autant plus que nous avons encore quelques places à visiter. Alors, on va vous souhaiter le bonheur, père Jean, en vous remerciant chaleureusement de toutes vos délicatesses. Nous comptons bien vous revoir, ce soir, au fourneau; nous serons heureux de vous saluer à nouveau.



Le bal du diable

Un beau soir d'hiver, je r'venais d'la ville en voiture. Y faisait ben frette, et, comme de raison, j'm'étais emmitouflé d'la tête aux pieds pour pas g'ler. Sans parler d'un p'tit coup que j'avais pris avant d'partir pour me t'nir le canayen en ordre.

Mais y faisait ben belle lune. Eh! pis la route était ben plus belle qu'en été. Y avait pas d'rabottons ni d'ventres de boeuf d'dans. Aussi, vous pensez ben qu'l'endormitoire me gagnait un peu.

Ça faisait j'sai pas combien d'temps comme ça, que tout marchait comme les lisses de ma voiture quand tout d'un coup mon ch'val sacre un coup dans l'collier et s'jette au travers d'une balise du chemin.

J'me lève d'un bond, j'saute en bas d'ma voiture et j'm'approche. . . Rien. Rien qu'mon cheval qui piaffait comme un damné, l'écume au mors.

—Ouo! . . . Ouo! . . . que j'lui dis, en l'poignant par la bride, monte-toé pas les sangs pour rien là, Séraphin! Tu vois ben que c'est rien qu'une balise plus grosse qu'les autres. A t'mang'ra toujours ben pas! Ouo! . . . ouo! . . . viens citte !

Vous pensez comme moi, que c'était suffisant, ça c'beau parlement-là? Eh ben, non; c'damné Séraphin-là, y avait l'gâbe au corps.

J'sentais ben qu'ça l'démangeait quéque part, autour d'la crinière, parce qu'y faisait rien qu'haller les cordeaux. Mais j'voyais rien, et plus j'y touchais, plus y s'débattait.

J'pensai tout d'suite : Tiens, c'est l'gâbe des Forges qui l'travaille . . . y est ben mal pris, et pis moé aussi. . .

Y m'restait pus qu'une chose à faire; aller chercher l'curé aux Trois-Rivières, pour y chasser du corps c'te bibitte là. C'était pas ben ben intéressant pour moé, ça me donnait six bons milles à r'faire à pieds pour r'venir en ville, et par un frette pareil. Pis à part ça, c'avait pas plus d'bon sens d'laisser mon Séraphin comme ça l'restant d'la nuite. . . Ça m'souriait pas ben gros ni d'un bord ni d'l'autre.

J'm'assis un peu sur l'bord d'ma voiture pour jongler quoi faire quand j'vois t'y pas sortir du bois un grand homme noir pas d'tête sus les épaules.

Le sang m'fait rien qu'un tour, pis j'saute d'l'autre bord d'ma voiture pour me protéger, pis j'prends mon fouette en d'sous du siège en m'disant :

—Si t'approches trop, toé, mon vieux, la peau va t'cuire. . .

Rendu à quéque pas d'mon Séraphin, l'homme en noir s'arrête net, se tourne de mon bord et j'entends une voix creuse et sourde qui m'dit aussi clairement qu'vous m'entendez là :

Georges . . . Georges . . . cette nuit, le chemin m'appartient. Si tu veux passer plus loin, faut qu'tu m'laiesses qué'que chose.

—Pas mon âme, sûr, par sainte Anne! que j'lui ré-
ponds. ✓

—Tais-toi, maudit, hurle-t-il, en l'vant l'bras comme pour me frapper.

Mais j'tenais mon fouette ben serré et j'vous assure que j'y en aurais sacré un coup pour l'assommer, s'y avait seulement fait un pas. . .

—Prononce jamais ça d'vant moé, qu'il continue. C'est moé qu'a mis ton ch'val, comme ça, si t'as rien à m'donner et si tu veux que j'ramène ton ch'val, viens prendre un coup avec nous autres.

—Correct, que j'lui crie; mais commence par calmer mon Séraphin, pis après j'te suis avec les deux flasques que j'ai dans l'fond d'ma voiture.

J'avais pas fini d'parler qu'mon ch'val était déjà mieux et prêt à prendre le ch'min.

—A c't'heure, viens, qu'il me dit en s'enfonçant dans l'bois.

Sans lâcher mon fouette, je prends par le petit chemin derrière lui, avec mes deux flasques sous l'bras.

Ça faisait un bon quart-d'heure que j'le suivais comme ça sans dire un mot, quand tout d'un coup, on débouche à la vente au diable. ✓

BIBLIOTHÈQUE
SAINT-SULPICE

Là, croyez-moé, croyez-moé pas, y avait une estrade de dressée, avec peut-être ben une vingtaine de personnes dessus. C'étaient toutes des figures inconnues pour moé. Il en avait qui dansaient, d'autres qui chantaient, d'autres qui jouaient du violon . . . et tout l'monde avait un "fun" vert don !

Eh! pis, chose ben curieuse, rien qu'au d'sus d'l'estrade qu'y faisait clair comme dans l'jour. Partout, à côté, c'était la nuite.

Le grand homme noir monte le premier et annonce aux autres la bonne nouvelle : "on va boire".

Quand y a eu crié, ça, m'sieu, y s'est fait un vacarme du yâbe, pis des verres sortis de j'sai pas d'où se levaient par dizaines de not' bord.

Y en avait un au beau milieu de l'estrade, y avait l'air du boss d'la gang : "Eh! Joe qu'il crie à un que j'voyais pas, pis lui non plus j'pense ben, apporte une chaise pis un verre pour la visite. . ."

Dans l'temps de l'dire, et j'sai pu trop comment j'me trouve assis sus une chaise, avec une belle coupe en verre dans les mains et pleine de bon whiskey, de mon whiskey à moé, dont les deux flasques m'avaient glissé des mains sans que j'm'en aperçoive.

Mais quand j'viens pour boire dans mon verre, j'le cogne sus l'coin d'la table sans l'faire exprès, y me casse en mille miettes dans les mains et tout disparaît tout d'un coup.

Tout fin seul dans l'champ, à noirceur, j'me r'tourne, r'garde partout, rien.

Alors, je r'prends l'chemin d'la vente au diable, p'is j'men r'tourne en sacre vers mon Séraphin que je r'trouve comme j' l'avais laissé.

J'embarque dans la voiture, p'us d'whiskey, c'est entendu, p'is marche, mon Séraphin !

J'voyais p'us rien d'anormal, mais j'entendais toujours comme des pas pressés derrière ma voiture. Alors j'ai b'en pensé que ça courait après moé, je r'prends ma hache d'une main, p'is l' fouette de l'autre p'is, envoie, Séraphin.

Ça t'nu bon comme ça jusque dans l'haut d' la côte où ça donné un coup du gâbe sur ma voiture, p'is là, la même voix m'a dit en sacrant: Si j'avais l'droit d'descendre au fourneau avec toé, là, tu m' paierais cher d'nous avoir fait manquer not' veillée. . .

J'ai pensé après qu' j'avais b'en fait d'presser l'pas d'mon Séraphin, parce que l'damné, y était capable de m'traîner en enfer avec ses yâbes. Mais j'en avais perdu mes deux flasques et attrappé une fièvre de trois jours.

Pas besoin d'vous dire que des voyages tout fin seul la nuit en plein hiver j'en ai p'us r'fait jamais.

(Dollard Dubé)



Le diable qui voulait avoir la fille du patron

C'était dans les dernières années d'opération du fourneau par M. Bell. Les affaires baissaient pas mal.

Un soir, le patron fit v'nir Tassé à la "Grand'Maison" et jasa longtemps avec lui. J' dis longuement, c'est pas pour rien, parce que tous les badauds p'is les commères qui avaient eu connaissance de la visite de Tassé à la "Grand'Maison" s'sont mis à faire des bavassements sur son compte. Y en a qui disaient qu' monsieur Bell était devenu fou tout d'un coup, d'autres disaient qu'il allait nommer l'iâbe gérant du fourneau, d'autres disaient que c'était l'temps des calamités qui commencerait pour les Forges, si l'iâbe s'en mêlait, etc.

Les commères de la Rangée de la Cloche surtout n'y allaient pas de bouche morte et quand Tassé sortit d'la "Grand'Maison" y a pas été sans r'marquer surtout un p'tit groupe réuni au coin du chemin de la Pointe à la Hache et de la "Grand'Maison". Mais y s'est pas occupé d'ça et rentra chez lui.

Le lend'main matin, une foule d'esprits étaient bouleversés dans la place, y en a qui avaient entendu sonner à toute volée la cloche d'appel au travail, quand personne y avait touché; d'autres disaient avoir vu l'gâbe des Forges en plein coeur de la nuite, assis sus l'haut d'la bune et en train de fumer tranquillement, pendant que l'fourneau crachait la flamme; des charretiers de benne

rapportaient avoir vu, à la brunante, la veille au soir, dans les savanes qui longent le ch'min d'la vente au diable, un grand homme noir, sans tête, et pleurant comme un tout p'tit enfant, etc.

Vous pensez b'en qu'tout l'monde disait que c'tait d'la faute à Tassé.

C'était pas la première fois qu'on l'accusait d'frayer avec l'gâbe; c'est pour ça qu'ça l'énervait pas plus qu'avant. Mais les cancons s'faisaient en d'sous; vous comprenez b'en qu'au fond, on avait peur de lui.

Que'qu' jours passèrent comme ça, p'is, un beau matin, on entend dire que monsieur Bell lui-même avait r'çu la visite du gâbe. ✓

—Oh! y l'a pas vu, répétait, le lend'main matin, une commère à sa voisine; mais, mais y l'a b'en entendu, pareil comme vous m'entendez-là. Parlez-en pas, c'est Sylvia qui travaille à la cuisine, chez l'patron, qui me l'a dit. Y paraît même qu'y a fait faire tout l'tour de la "Grand'Maison", pour être sûr que c'était pas un tour, mais y ont pas trouvé un chat. . .

—Y a-t-y moyen d'savoir qu'est-ce qui ont dit ensemble ?

—Ah! pour ça, monsieur Bell est pas bavard. Mais y paraît que l'gâbe y a posé une condition b'en dure.

Ça, c'est l'grand Tassé qui nous amène tout ça, ces misères-là. Vous allez voir si l'fourneau ferme pas, ou saute pas avant longtemps, à cause de lui. . .



—Le diable veut qu'à minuit vot'fille monte toute seule au gueulard. . .

Le soir de ces bavass'ments, Tassé était d'mandé à la "Grand'Maison" par monsieur Bell. Y paraît qui s'sont parlé à peu près comme ça :

—Vous savez c'qui m'est arrivé, dit l'patron à Tassé. C'est pas qu'ça m'effarouche, mais j'aimerais ben à savoir c'qui a réellement au fond d'ça. On dit qu'vous parlez avec le diable; vous pourriez peut-être m'expliquer c'que j'ai entendu l'autre soir.

—J'va vous dire, m'sieu Bell, l'gâbe des Forges est pas content. J'ai pas pu savoir pourquoi, mais j'ai vu, rien qu'à son air, qu'y avait que'qu' chose qui marchait pas. C'qui vous a dit, y me l'a dit à moé aussi. Y veut qu'à minuit, dimanche, tous les hommes d'la halle des gardes et de la halle des chargeurs sortent du fourneau et qu'vot'fille monte tout' seule au gueulard, y jette les clefs du fourneau. Après ça, j'sai b'en pas c'qui peut s'passer.

—Ecoute Tassé, dit monsieur Bell, je crois pas à ça, moi, ces affaires-là; mais je l'ai trop b'en entendu, l'autre soir, et ça m'inquiète un peu. Y faut qu'ça cesse dans la place, ces affaires-là, ou bien. . .

—Comme vous voudrez, m'sieu Bell, mais c'est pas d'ma faute, moé, tout ça, vous savez. Moé, j'sai qu'une chose, c'est que quand l'gâbe des Forges est pas content, ça va mal au fourneau.

Qu'est-ce que ça lui fait, lui, ça, le feu, y danse là-d'sus, comme nous autres, sus une planche. Eh! pis, y a les soufflets, et l'damné, quand y s'met à souffler d'dans

à l'envers. . . Vous vous rappelez, v'là que qu' années, c'qu'est arrivé à la grande roue d'arrière du fourneau, ça b'en pris une grosse semaine pour sortir "l'orignal" qui s'était formé d'dans.

—Comme ça, tu crois qu'c'est vrai, tout ça? dit m'sieu Bell.

—Pour sûr, m'sieu Bell, que c'est vrai. J'va vous dire b'en plus que ça. J'ai essayé d'lui dire que ç'avait pas d'bon sens, tout ça; mais vous savez, y a pas d'parlement à faire avec lui. Enseurement, y m'reste encore un p'tit moyen.

Vous savez que quand y sort d'la bune y a un peu peur de moé; c'est parc'que, voyez-vous, je l'ai toujours battu, quand y était pas dans l'feu. C'est pour ça que quand y s'voit serrer d'un peu d'près, y s'jette dans l'feu; y sait b'en, va, que j'pourrai pas aller l'chercher, là. Et pis surtout b'en, quand y sort du feu, c'est pour prendre un p'tit coup. Sauf le respect qu'j'vous dois, m'sieu Bell, y est b'en pire que tous nous autres ensemble pour ça. Mais j'vous dirai que l'damné, y a un vrai estomac défoncé; ça pas d'boute, ni fond.

Et p'is b'en encore, chaque fois qu'y est v'nu prendre un p'tit coup avec moé, ça été la guerre, parc'qu'y en avait jamais assez. Ça s'comprend, j'avais jamais plus qu'mon p'tit flasque. Mais là, y est b'en choqué, si vous vouliez m'faire monter une p'tite barrique sus la gal'rie des chargeurs, j'irais, moé-même, à minuit, dimanche, lui j'ter les clefs du fourneau. En même temps, voyez-vous, j'l'invit'rais à v'nir prendre un p't't coup avec moé

et, comme ça, une fois sorti de la bune et en face d'une bonne barrique, j'pense qu'y crach'rait pas d'dans. Eh! p'is b'en là, on pourrait faire des affaires avec lui.

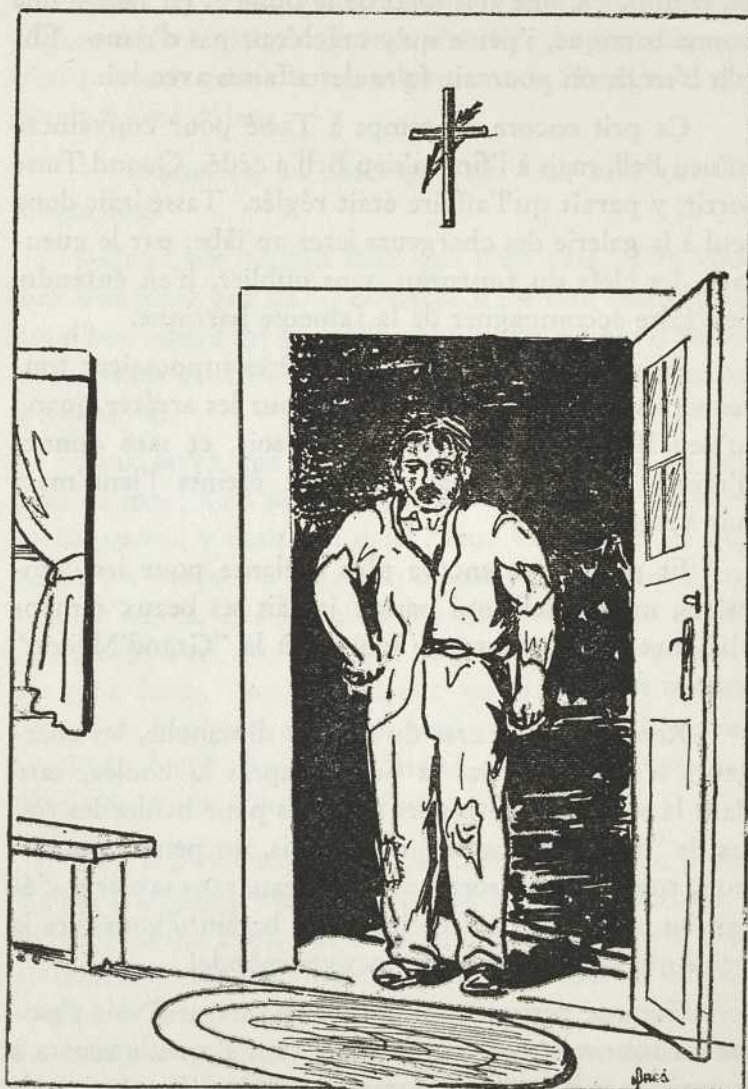
Ça prit encore du temps à Tassé pour convaincre m'sieu Bell, mais à l'fin, m'sieu Bell a cédé. Quand Tassé sortit, y paraît qu'l'affaire était réglée. Tassé irait donc seul à la galerie des chargeurs jeter au iâbe, par le gueulard, les clefs du fourneau, sans oublier, b'en entendu, de s'faire accompagner de la fameuse barrique.

Pendant c'temps-là, les commères supposaient toutes sortes de choses et c'était pas pour les arrêter quand m'sieu Bell fit annoncer, l'sam'di soir, et sans donner d'raison qu'les fourneaux seraient éteints l'lend'main soir à minuit.

Et p'is, chose encore plus mêlante pour les commères, m'sieu Bell, qui passait jamais ses beaux dimanches aux Forges, resta, ce jour-là, à la "Grand'Maison" avec sa famille.

Rendu à six heures du soir, le dimanche, les chargeurs n'emplirent pas la bune. Après la coulée, tard dans la soirée, on activa les soufflets pour brûler les restes de "scraps" dans l'fourneau, p'is, un peu avant minuit, tout l'monde sortit du fourneau, sans savoir si c'était ou non pour tout de bon. Pas besoin d'vous dire la peine que ça faisait à tout c'pauvre monde! . . .

Comme personne se doutait de ce qui d'vait s'passer au fourneau pendant la nuit, tout l'monde rentra à la maison et Tassé put entrer sans attirer l'attention de personne.



Quand Tassé sortit, y paraît que l'affaire était réglée. . .

Qu'est-ce qui s'est passé alors entre Tassé p'is l'yâbe, pendant toute la nuite, je l'sai b'en pas plus que vous autres. Mais c'qu'est b'en certain c'est que l'lend'main matin, au p'tit jour, les portes d'la halle des chargeurs ont volé tout d'un coup en éclats, et Tassé est sorti encore tout fumant du fourneau, le torse nu, labouré de gros sillons de sang, les cheveux en broussailles, l'oeil perdu et farouche et comme s'y cherchait encore quelqu'un.

Les deux ou trois qui l'ont vu dans c'état-là ont cru voir le yâbe. Ils ont rentré vite chez eux, pour pas qu'on pense que c'était d'leu faute.

On l'a jamais b'en su c'qui avait eu c'te nuite là dans l'fourneau, mais y faut croire que m'sieu Bell était content d'la nuite de Tassé, parc'que tout d'suite après, y donna l'ordre de rallumer l'feu. P'is Tassé a été longtemps sans qu'on l'voit. Il y paraît que tout c'temps-là, y tirait pareil son salaire.

A la fin, on a pensé tout l'monde que Tassé avait réussi à faire sortir le yâbe de la bune pour prendre un coup avec lui, pis, probablement, comme le yâbe était un peu trop exigeant, la chicane aurait l'vé entre les deux. P'is comme tout l'temps qu'y avaient été ensemble le fourneau s'était éteint, le iâble a pas été capable de se jeter dans la bune, parce qu'y avait pu de feu, et y a été obligé de s'battre avec Tassé.

C'est b'en longtemps après sa guérison que Tassé a dit à quelqu'un qu'y avait livré au iâbe la plus rude bataille de sa vie. Et y disait dans c'temps-là : "l'maudit,

y a r'çu des coups assez forts que vous allez voir au jug'ment dernier y va en porter encore des marques. J'y ai mordu si fort une oreille que l'boute m'est resté entre les dents et m'a brûlé du coup tout l'dedans d'la bouche. C'est d'ça que j'ai l'plus souffert, mais enfin j'pense que vous en êtes délivrés pour tout d'bon cette fois-là et qu'y r'mettra p'us jamais les pieds au fourneau.

(Dollard Dubé)



HISTOIRE ET LEGENDES

Thomas Boucher

THE HISTORY OF THE

... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...
... of the ...

...

HISTOIRE ET LEGENDE

...

Lors d'un pèlerinage de la Société d'Histoire Régionale, en juillet 1948, M. Paul-Emile Piché, ingénieur, rappela en quelques mots la réputation diabolique attachée aux Vieilles-Forges par l'imagination superstitieuse de nos pères. Plusieurs légendes, en effet, y ont pris naissance et persistent encore dans l'esprit des habitants de nos bonnes campagnes. Les superstitions, comme les légendes, ont la vie dure !

N'y avait-il pas de quoi frapper l'imagination populaire ? Les forges—il y en avait deux, la grande et la petite—fonctionnaient à deux équipes, jour et nuit, sauf le dimanche. Pour quiconque n'était pas au courant de ce genre de travail, le bruit assourdissant du gros marteau et des deux martinets, le sifflement de l'air formé dans les fourneaux, le grincement des palans et des treuils, l'aspect des hommes couverts de poussière et de suie manoeuvrant dans la lumière fulgurante des feux de forge, n'était-ce pas assez pour donner à l'usine un aspect terrifiant et donner prise à des histoires fantastiques ?

Pour confirmer encore la croyance qu'il y avait du diabolique dans ce travail de Cyclopes effectué par des hommes ressemblant d'une manière étrange à des démons, surtout la nuit, il y avait, à une centaine de pas de la décharge du ruisseau, la "Fontaine du Diable". Cette fontaine est une source de gaz des marais (méthane) qui surgit de la grève en bas du niveau des eaux

hautes du printemps et bouillonne, jour et nuit, quand elle n'est pas inondée. C'est une curiosité que les guides se plaisaient à montrer aux visiteurs.

Tous ces faits et bien d'autres réunis dans l'imagination très fruste de nos campagnards ont suffi à donner naissance à une foule de légendes, comme celle concernant un nommé Tassé qui buvait, à plein gobelet, du métal en fusion et qui se battait à coups de poings avec le diable. Bien que personne n'ait jamais vu ce dernier, on entendait les coups de poing et Tassé sortait de ces luttes hors de lui-même, exténué et couvert de sueurs. Détail intéressant, Tassé recommandait toujours au diable de ne pas se servir de ses griffes : "Frappe du poing à ta guise, mais ne graffigne pas, maudit". Peut-être y avait-il dans ces luttes quelques mystifications dont Tassé aurait gratifié ses concitoyens simples et crédules pour s'amuser à leur dépens. Tassé est mort en bon chrétien et l'on ne croit plus ce que l'on raconte de lui.

La légende du coffre-fort rempli d'or et d'argent, de Mademoiselle Paulin, la prétendue héritière du fondateur des Vieilles-Forges a eu un autre sort. Elle est restée bien vivace dans toute la Basse-Mauricie. Selon la croyance populaire, la dite demoiselle aurait hérité d'une fortune considérable; on parle de millions, et pour des raisons que d'aucuns expliquent à la manière qui leur plait, elle l'aurait enfouie, après l'avoir donnée au diable, non loin de la grève, à la Pointe-à-Poulin, à quelques dix arpents des Forges. Cette pointe, bien connue des draveurs, se trouve sur l'ancienne ferme Barnett.

Ce nom de Barnett évoque en moi des souvenirs de près de trois-quarts de siècle. Pendant que les Vieilles-Forges étaient encore en opération et longtemps après, les habitants des paroisses d'en haut : Saint-Boniface et Sainte-Flore, évitaient autant que possible, de traverser, surtout la nuit, le bois de la ferme Barnett et celui des Forges. Ces deux endroits, sur un parcours d'une quinzaine d'arpents chacun, étaient encore couverts d'arbres plus que centenaires et passaient pour des endroits très dangereux ! On racontait encore, à leur sujet, des histoires à faire dresser les cheveux sur la tête, surtout des enfants.

Un monsieur Maillette, décédé récemment à Grand'Mère, avait travaillé sur la ferme Barnett avant de venir s'établir à Grand'Mère vers 1900. Il nous disait, qu'au début du siècle, pendant les cinq ou six étés qu'il a passés là, des centaines de personnes sont venues visiter la Pointe-à-Poulin. Personne, cependant, ne voulait avouer que c'était le fameux trésor qui était cause de ces visites. Parmi ces chercheurs se trouvaient plusieurs personnes bien connues de Grand'Mère, de Shawinigan et des environs.

Une des dernières expéditions entreprises, à ma connaissance, pour récupérer le coffre-fort de demoiselle Poulin, fut organisée en 1923 par MM. Joseph L., le père B. et Louis F. Cette expédition se termina d'une manière tragico-comique.

Les trois messieurs dont je donne les initiales étaient de grands chercheurs de trésors devant l'Eternel. Louis

F. possédait un détecteur qui, en langue du métier, s'appelle médérolle; le père B. était un hypnotiseur et Joseph L., un vétéran, possédait quelque bien et payait les dépenses. Avec les moyens dont disposaient ces messieurs, il était assez facile, à leur dire, de localiser un trésor gardé par satan, mais il est toujours difficile de le sortir de terre car il existe des lois rigides qu'on ne peut enfreindre !

D'abord, il faut se rendre propice la hiérarchie des esprits gardiens des trésors; à compter de Belzébuth, d'Astaroth, en passant par tous les esprits inférieurs.

Les fouilles doivent se faire entre neuf heures du soir et le lever de l'aurore.

Il faut que l'objet soit sorti de terre durant cette période, ou tout est à recommencer.

Le voyage en question eut lieu aux premiers jours du mois d'octobre. Nos chercheurs de trésors atteignent la Pointe-à-Poulin en suivant la grève à partir du ruisseau des Forges. Ils se mettent à l'oeuvre un peu après neuf heures du soir. La médérolle de Louis F. indique bientôt l'endroit approximatif où se trouve le trésor. Un sujet hypnotisé par le père B. donne plus de précisions et pointe du doigt l'endroit précis où il faut excaver. Alors, trois paires de bras robustes, munis de pioches et de pelles se lancent à l'attaque. Un peu avant l'aurore, l'un d'eux crut avoir frappé de sa pelle quelque chose de métallique. Après vérification, quelques sondages, ils étaient bien convaincus que c'était le fameux coffre; mais le jour perçait déjà à travers la forêt qui couronne

la falaise du côté de Saint-Louis-de-France. Il fallait déguerpir au plus tôt, sous peine de malheur. . .

Le lendemain soir, après avoir sondé avec une tige de fer le fond et les parois de l'excavation, ils constatent avec consternation que le satané coffre est disparu. Ils emploient encore la médérolle et le sujet hypnotisé. Le trésor est localisé à une quinzaine de pieds vers le Nord; les mauvais esprits l'avaient transporté sous terre sans laisser de traces. Pendant la nuit, les chercheurs exécutèrent le même travail que la veille, avec le même résultat.

Ce manège dura une dizaine de nuits et l'on n'était pas plus avancé qu'au début. Le dernier soir, après avoir de nouveau localisé le coffre, nos chercheurs se remirent au travail avec encore plus d'ardeur. Soudain, ils aperçoivent une des parois du fameux coffre. Deux d'entre eux étaient si absorbés dans leur travail—ne touchaient-ils pas au but de leurs recherches?—qu'ils ne s'apercevaient point qu'une masse énorme de terre, avec les arbres qu'elle portait menaçait de s'effondrer sur eux. On eut juste le temps de les aider à sortir de leur trou, qu'un éboulis de plusieurs tonnes de terre se produisit.

Déconvenue terrible! Mais ce n'était pas le pire. Il était près de minuit et ils déploraient ensemble leur malchance, lorsqu'une voix rauque, infernale, fit entendre des jurons épouvantables, avec des rires sataniques, puis clamant à tue-tête : "Lequel allons-nous prendre?" Une autre voix non moins infernale de répondre : "Poi-gne la chemise rouge!" Louis F., à la chemise rouge, lève

la tête et il aperçoit un câble terminé par une espèce de lasso qui semble descendre vers lui pour le happer. Pris de terreur panique, nos chercheurs laissent là fanaux, outils, porte-dîners, bouteilles de bière et, au risque de se casser les membres, ils s'enfuient à toutes jambes. Rendus à sept ou huit arpents du théâtre de leur mésaventure, ils entendaient encore des ricanements diaboliques.

Cette manifestation avait été montée par des draveurs alors campés près du rapide des Forges où ils travaillaient à mettre à l'eau les derniers billots laissés échoués sur les grèves. Nos draveurs connaissaient bien les lieux ainsi que les légendes qui s'y rattachaient, surtout celle du coffre à la Poulin. Ils avaient souvent vu la lumière de la Fontaine du Diable, mais ils n'avaient jamais vu de la lumière la nuit à la Pointe-à-Poulin. Quand ils aperçurent, au mois d'octobre, des lumières qui se déplaçaient de temps à autres, après neuf heures, ils résolurent d'approfondir le mystère.

Quatre ou cinq des plus braves s'approchèrent d'aguet, sans faire de bruit près des chercheurs qui, à ce moment étaient encore à relocaliser le coffre erratique. Renseignés sur les personnes et le but de ces recherches le lendemain ils se munirent d'un câble et, avant l'arrivée des fouilleurs, le passèrent dans le faîte d'un gros arbre près de l'endroit probable où nos chercheurs devaient travailler.

C'est de l'un de ces draveurs que nous tenons cette pittoresque aventure.

Quant à nos concitoyens de Grand'Mère, ils ne se sont jamais vantés de cette frousse monumentale qu'ils ont éprouvée à la Pointe-à-Poulin. Ils ont toujours attribué leur échec au fait qu'ils n'ont pas suivi à la lettre le rite prescrit par le "Petit Albert".

S'il y a encore des gens qui croient à ce fabuleux trésor—et il y en a encore—c'est que ces gens ne se sont jamais renseignés à fond sur l'histoire des Forges. Mais, entre nous, qu'est-ce que la véritable histoire des Vieilles-Forges peut bien ficher aux chercheurs de trésors ?

Le lecteur me sera peut-être gré de lui donner quelques notes sur le fondateur des Vieilles-Forges ?

François Poulin dit de Francheville, né en 1692, était devenu un marchand influent lors de la fondation des Forges en 1729. Il possédait, outre le fief Saint-Maurice qu'il avait acquis par droit de succession, un pécule de 30,000 livres soit \$6,000., valeur de l'époque ou \$40,000. valeur d'aujourd'hui. L'éloignement des temps ne nous permet point d'évaluer ses propriétés de Montréal. A la fin de l'année 1732, l'entreprise avait produit de façon rudimentaire quelques morceaux de fer dont on fit du clou à cheval. De Francheville sentait déjà qu'avec ses seules ressources, il ne pourrait pas mener l'entreprise à bonne fin. Il organisa une compagnie à fonds social sous le nom de Francheville et Cie. Cette dernière avait à peine lancé son plan d'action que De Francheville meurt presque subitement le 30 octobre. Pour comble de malheur, la propriété de Montréal qu'il

laissait à sa veuve, Thérèse de Couagne, fut rasée par un désastreux incendie. Que restait-il alors à sa veuve? Il restait 50% du capital-action de la compagnie dont la mort de l'animateur interrompit momentanément les activités. Cependant, l'année suivante, la Compagnie Cugnet fut organisée et fit l'acquisition de la Seigneurie Saint-Maurice sur laquelle étaient situées les Forges, pour la somme de 6,000 livres de 20 sous, soit à peu près \$1,200. de notre monnaie.

La Demoiselle Poulin, que l'imagination populaire a toujours associée à la fortune de François Poulin de Francheville, n'était pas une de ses filles car le Sieur de Francheville n'eut de sa femme, Thérèse de Couagne, qu'une fille baptisée le 3 octobre et enterrée le 28 décembre 1719.

La Poulin en question vivait beaucoup plus tard, si jamais elle a existé. L'histoire du coffre et du domaine donnés au diable se place sous la régie de Matthew Bell, après 1800.



On raconte qu'un jour, vers 1890, un boeuf du voisinage avait pénétré dans la cave et, on ne sait trop comment les portes se seraient refermées derrière lui. Le boeuf fit un "ravaud" de trois ou quatre jours à beugler et à hurler de toutes les manières. Les gens de la maison et tous les gens des alentours disaient que c'était le *diable des forges* qui était revenu.

On raconte aussi que des gens venaient, la nuit, creuser de grands trous dans le jardin. Ils venaient, pa-

rait-il, chercher les trésors qu'une vieille fille nommée Poulin avait cachés dans un coffre-fort et enterré dans le jardin. Elle en aurait jeté les clefs dans le Saint-Maurice. On ne put jamais savoir qui étaient ces gens . . . des trous semblables auraient été creusés dans les jardins de Thomas Martin, qui avait une propriété juste au lieu dénommé *la pointe à Poulin*; près du club de golf Ki8eb.

Martin prétendait avoir arrêté, un soir, un des creuseurs nocturnes. —Je n'ai jamais eu tant peur de toute ma vie, a-t-il dit, c'était un grand homme habillé tout en noir et qui avait les yeux brillants comme des tisons ardents. Il ne m'a rien fait, et moi non plus. Quand je lui ai demandé ce qu'il faisait là, il ne m'a pas répondu, il a levé la tête de mon côté, m'a regardé d'une manière étrange et longuement, puis est parti sans dire un mot.

—J crois bien qu'c'était le diable ! . . .

(Thomas Boucher)



LES SABOTS D'OR

Monique Valois

LES SABOTS D'OR

Monique Valois

C'était l'hiver 1749. Aux Forges, tout marchait avec entrain. Le fer se trouvait en grande abondance. Autour de cette activité, un groupe de gens honnêtes et naïfs s'y étaient établis et puisaient là leur bonheur et leur subsistance. Qui n'aurait pas aimé ce pays mauricien avec sa rivière merveilleuse, ses forêts peuplées de mystères et de légendes?

Non loin d'un moulin, se dressait une maison blanche à la chaux; la plus coquette du village. C'était la demeure de Jean-Baptiste Poulin, directeur des Forges. Ce bonhomme avait des qualités de maître, sachant encourager ses hommes aussi bien que les amuser. Sa bonne vieille figure brunie par le soleil, éclairée par un sourire amical, était pour ainsi dire le flambeau des Forges. Poulin possédait de plus un grand trésor . . . une fille de dix-huit ans, belle comme le jour, bonne comme la vie. Des cheveux plus blonds que les fleurs de châtaigniers au mois de mai, des joues rouges comme des grenades, une peau de velours, des yeux frangés de longs cils réfléchissaient le bleu de mer à l'horizon. Les vieux du village la considéraient comme une sorte de déesse. Plusieurs disaient: "Ha! la fille à Baptiste, qui l'aura donc comme épouse?" Il va sans dire que tout le monde l'aimait et que les jeunes garçons se disputaient sa main.

Un jour d'hiver, Poulin déclara entre deux parties de cartes: "Je choisis le "marieux" de ma fille. Celui qui, à Noël, lui apportera les plus beaux sabots aura sa main et nous ferons les épousailles en mai." Cette réflexion

frappa deux coeurs rivaux: François Beauchemin et Cressé Brunet.

François, âgé de vingt ans, simple ouvrier et orphelin depuis sa tendre enfance, aimait Rosine de tout coeur. Cressé, lui, n'éprouvait aucun amour envers la fille de Poulin; mais par jalousie et vengeance, il s'était promis de conquérir sa main.

Les jours passèrent. . . la nuit de Noël arriva. Cette nuit divine que dix-huit siècles avaient célébrée avec un coeur d'enfant, apportait de nouveau la joie aux gens des Forges.

La neige, la belle neige blanche avait coiffé d'un bonnet blanc tous les monts mauriciens. La rivière St-Maurice, comme surprise dans sa course, restait là, gelée et immobile. A toutes les demeures, les fenêtres s'animaient, petits yeux d'or dans la sérénité de cette nuit de Noël, cette nuit qui revenait avec son espérance nouvelle. . .

François Beauchemin, ce soir-là, en avait besoin d'espérance. Une angoisse étreignait son coeur; cependant il sifflotait des cantiques de Noël. Était-ce pour cacher son chagrin? Polissant ici les talons, piquant des clous menus, arrondissant le gros bec des sabots de bois, il oubliait toute notion du temps. Quelquefois, relevant la tête, il regardait une vieille crèche installée dans un coin de son atelier et laissait échapper une prière: "Jésus, donnez-moi Rosine; faites que mes pauvres sabots soient les plus jolies."

Soudain, quelqu'un frappa à sa porte. François tressaillit. "Entrez!" — Un vieillard ridé et courbé apparut dans le cadre de la porte. Ses gros yeux noirs exprimaient quelque chose d'implorant. Sa bouche qui essayait de sourire provoquait à sa figure mille et mille petites rides.

— Joyeux Noël, mon garçon, puis-je entrer dans ta demeure?.

— Oui, sois le bienvenu, ma maison est ouverte à ceux qui souffrent.

Le vieillard prit place près du foyer d'où s'échappait une chaleur bienfaisante.

— Pour qui ces sabots de bois? Ne pourrais-tu pas me les donner; regarde les miens, ils ont de mauvaises semelles, je ne pourrai pas me rendre au bout de mon chemin avec de telles galoches.

En entendant ces mots, François avait pâli. Devait-il donner les sabots ou refuser l'aumône; car son espérance de conquérir Rosine s'évanouissait en faisant cette charité. Ses yeux fixèrent encore l'Enfant-Dieu de la crèche.

— Tiens, vieillard, les voici, j'en fais le sacrifice.

— Tu as une âme généreuse, mon fils; mais prends ces vieilles semelles en échange. Rosine les préférera aux plus riches, je te le promets. Tu sais, ces sabots ont vu Bethléem.

A ces mots, le mendiant avait disparu dans un nuage. François rêvait-il? Non, car les vieux sabots

étaient bien devant lui. Alors, qui donc était cet homme à barbe blanche qui savait tant de choses, cet homme prometteur de miracle? Le jeune homme se leva donc, prit les pauvres souliers et se dirigea vers l'église pour la messe de minuit.

Pendant ce temps, que faisait Cressé? Gobelet au poing, les yeux écarquillés, le nez enluminé d'un rouge vif qui semblait jeter des étincelles comme un fer sortant de la forge, Cressé, dans son gîte solitaire, ruminait son plan.

—Maudit quêteux. . . Il voulait que je lui donne mes sabots; j'ai plus confiance au diable qu'à ce vieux qui a la berlue, c'est certain! . . . ses sabots ont vu l'Enfant de Bethléem! Ha! Ha! Le diable aurait été devant moi et je l'aurais préféré. Au moins, lui, il aurait pu me venir en aide au sujet de Rosine.

Il était bien facile d'appeler Satan, car la fameuse côte des Forges dénommée "la vente au diable" était son repaire. C'est là que le démon arrêta les voitures, qu'il se faisait la barbe en plein hiver en fixant un petit miroir sur un pin, et qu'il jouait des tours malins aux gens des Forges.

A peine Cressé avait-il dit que le diable pouvait l'aider, qu'un coup épouvantable ébranla sa porte. Satan en personne était devant lui.

—Tu as besoin de moi, me voici!

—Donne-moi deux sabots d'or afin d'avoir Rosine dès ce soir.

—A condition que tu me livres ton âme en retour.

Marché conclu, le diable disparut avec un bruit de chaînes. Cressé moitié ivre et mort de peur, tomba sur sa paille et s'endormit.

A la vieille chapelle, minuit sonnait. Les occupants du village se hâtaient pour la belle cérémonie. La nuit s'était faite plus belle avec un ciel où naissaient les étoiles pareilles aux pâquerettes sur les côteaux mauriciens. Une lune ronde jouant à travers les nuages, jaunissait de ses rayons la neige fraîchement tombée. Les carrioles chargées de gais promeneurs découpaient sur le sol blanc leurs silhouettes fantastiques.

Dans la vieille église des Forges, l'autel ruisselait de lumières, le petit Jésus qui fait rêver les anges et les hommes, souriait entre Marie et Joseph. Le vieux chantre, Pierre Beaupré, entonnait d'une voix grave les cantiques émouvants: *Minuit, chrétiens; Il est né le Divin Enfant.*

Dans un coin retiré, tout près de la crèche, François priait avec une ferveur qu'il n'avait jamais connue, les deux vieux sabots serrés contre son cœur.

La messe était finie; alors les chevaux garnis de pompons rouges aux oreilles s'en allaient trottant vers la maison de Poulin. Le réveillon chez ce bonhomme n'avait rien de banal. De plus, cette année-là, Jean-Baptiste choisissait le "marieux" de sa belle Rosine. C'est dire que rien n'y manquait. Au milieu du salon, un sapin arraché aux flancs des collines mauriciennes dressait son tronc robuste et droit. Ses hautes branches

alourdis de jouets, d'angelots roses aux cheveux d'or, scintillaient à la lumière d'une multitude de bougies. Les rires fusaient de tous côtés et les taquineries allaient bon train. "Hein! la Rosine, qui désires-tu pour ton mari?" — "Rosine, as-tu hâte de connaître ton époux?" — "Pour Rosine, il faudrait des sabots d'or," s'écria Marchand.

Le repas était commencé quand tout-à-coup, comme un ouragan, Cressé rebondit dans la salle. Il alla tout droit à Rosine et dit:

—Tiens, prends ces sabots, tu m'appartiens maintenant.

Tous les assistants félicitaient Cressé de sa trouvaille.

—Je savais bien qu'il fallait des souliers comme ceux-là pour Rosine, cria de nouveau Marchand.

Mais à peine la jeune fille eût-elle mis son pied dans l'une des galoches dorées que celles-ci se changèrent en charbons brûlants.

—Sabots damnés, rageait Cressé, c'est bien lui, le quêteux, qui m'a jeté un sort.

Saisissant les deux charbons, il les lança dans le ruisseau près des moulins. Et c'est depuis cette nuit que l'eau à cet endroit ne gèle plus durant l'hiver; parce qu'au fond, deux sabots du diable brûlent continuellement.

Le méchant Cressé était parti comme le vent, courant, courant toujours. On ne le revit plus au village.

Un bûcheron qui se trouvait en haut du lac Mékinac vit, un soir, une ombre humaine roulée comme une poche au fond d'un grand trou creusé dans le roc appelé le "Chemin du diable". Voici comment était mort Cressé Brunet, l'homme qui pour deux sabots d'or avait vendu son âme à Satan une nuit de Noël.

Dans la maison de Poulin, la vue de spectacle avait ébranlé tout le monde, surtout la douce Rosine qui, soutenue par son père, était pâle et tremblante. Cependant ses yeux cherchaient quelqu'un. . .

François crut comprendre. S'approchant doucement, il lui baisa la main.

—Rosine, je t'apporte ceux-ci, les veux-tu?

La jeune fille resta stupéfaite devant de si vieilles galouches. Mais pour ne pas le contrarier, elle les accepta et les mit. Sitôt qu'elle eut fait un pas, ces dernières se métamorphosèrent en splendides sabots d'or. On aurait dit des morceaux de soleil tant ils brillaient. La musique donna les premiers accords et, dans un tourbillon de danse, Rosine Poulin disparut aux bras de François Beauchemin.

Jamais histoire ne fit plus de bruit au village des Forges. Tout le monde grava bien dans sa mémoire le souvenir du fameux réveillon du Noël 1749.

Les épousaillent se firent en mai comme l'avait promis Jean-Baptiste Poulin. Sa fille était ravissante sous ses longs voiles blancs et ses yeux reflétaient l'amour qu'elle éprouvait pour François. Ses pieds chaussés des

sabots d'or étaient si fins qu'une princesse les eût enviés. Partout où Rosine foulait le sol de ses pieds, des fleurs en forme de cloches roses et blanches poussaient et embaumaient les côteaux mauriciens. C'est pour cela qu'aujourd'hui, dès la fonte des neiges, nous pouvons cueillir la fleur de mai.

Les Forges ont disparu. Les époux Beauchemin sont morts. Mais le souvenir de leur amour s'est immortalisé dans cette fleur délicate.

Ainsi s'achève l'histoire merveilleuse des "sabots d'or" qui permirent à François de conquérir la main de la belle Rosine.



(Ce conte a été publié dans l'édition spéciale de Noël du journal "Le Nouvelliste" le 24 décembre 1951, et a valu à Mlle Valois le deuxième prix du concours de contes de Noël).

Table des matières

Les Légendes des Forges vues par Benjamin Sulte	7
Légendes des Forges du St-Maurice (Abbé Napoléon Caron)	15
Le Diable des Forges (Louis Fréchette)	41
Légendes recueillies par Dollard Dubé :	
Le diable lavé	67
Le diable de la cave	70
La bataille de Tassé	74
La fontaine du diable	76
Comment le diable fut chassé de la forge basse ..	78
Histoire du marteau danseur	84
Histoire de Jos Le Nègre	90
La suite d'un bal	91
Le bal du diable	97
Histoire et Légendes (Thomas Boucher)	113
Les sabots d'or (Monique Valois)	125

Tableau des chiffres de la population de la France, par département, en 1896. (Suite)

1. Population totale de la France, en 1896, 36 760 000 habitants.

2. Population totale de la France, en 1896, par sexe : 18 380 000 hommes, 18 380 000 femmes.

3. Population totale de la France, en 1896, par âge : 18 380 000 de 0 à 14 ans, 18 380 000 de 15 à 64 ans, 18 380 000 de 65 ans et au-dessus.

4. Population totale de la France, en 1896, par profession : 18 380 000 d'ouvriers, 18 380 000 d'employés, 18 380 000 d'agriculteurs, etc.

5. Population totale de la France, en 1896, par religion : 18 380 000 catholiques, 18 380 000 protestants, 18 380 000 juifs, etc.

6. Population totale de la France, en 1896, par région : 18 380 000 de la région Nord, 18 380 000 de la région Centre, 18 380 000 de la région Sud, etc.

7. Population totale de la France, en 1896, par ville : 18 380 000 de Paris, 18 380 000 de Lyon, 18 380 000 de Marseille, etc.

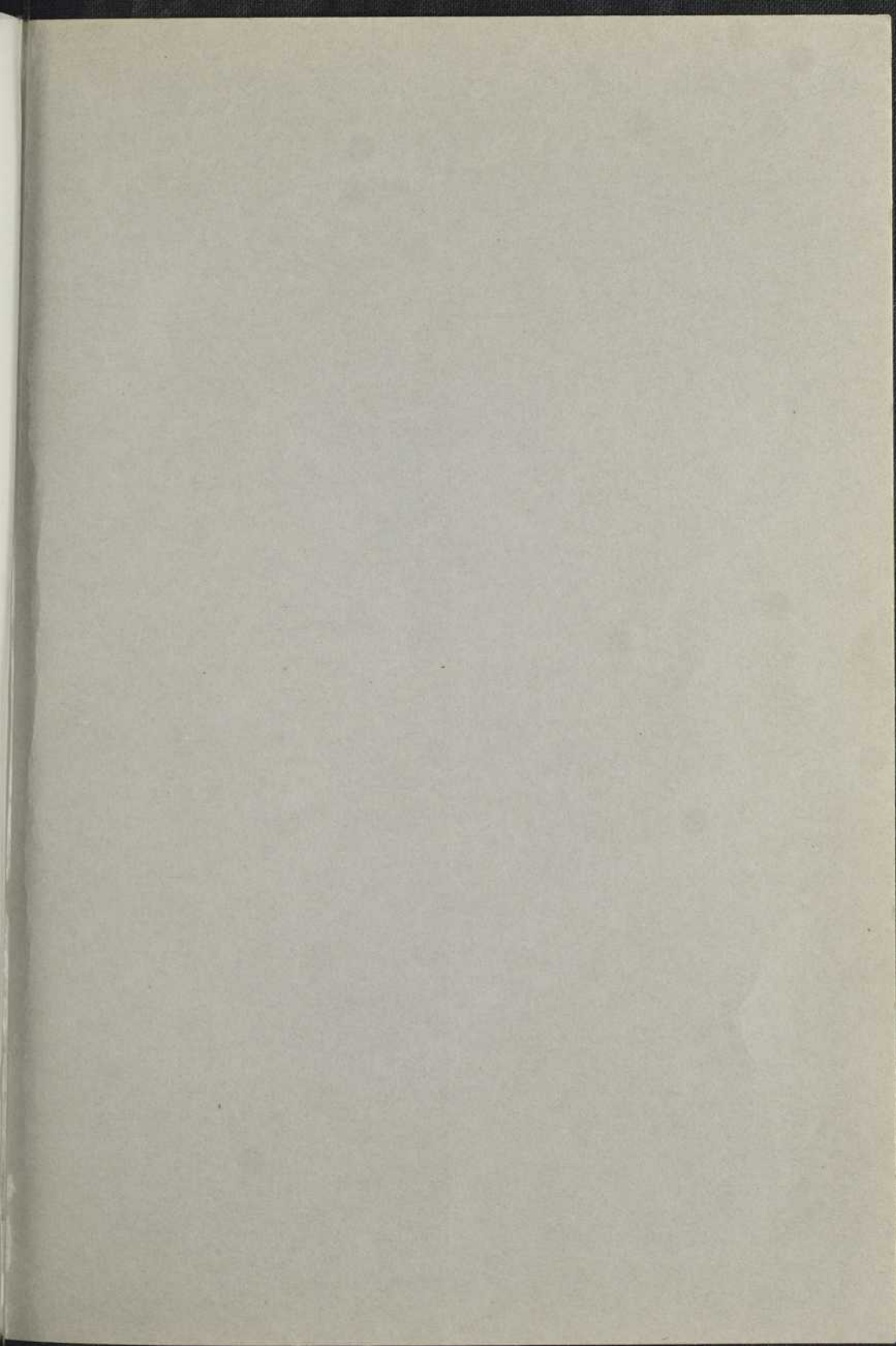
8. Population totale de la France, en 1896, par département : 18 380 000 de la Seine, 18 380 000 de la Loire, 18 380 000 de la Garonne, etc.

9. Population totale de la France, en 1896, par commune : 18 380 000 de Paris, 18 380 000 de Lyon, 18 380 000 de Marseille, etc.

10. Population totale de la France, en 1896, par canton : 18 380 000 de Paris, 18 380 000 de Lyon, 18 380 000 de Marseille, etc.

Achevé d'imprimer
le 21 septembre 1954
sur les presses
de l'Imprimerie du Bien Public
aux Trois-Rivières, P.Q.

Advised Applicant
to 21 September 1954
and his parents
the Department of the Interior
and Fish-Birds, P.O.



COLLECTION "L'HISTOIRE REGIONALE"

Publiée sous la direction de Mgr Albert Tessier, P.D.

- 1: *Les premiers seigneurs et colons de Ste-Anne de la Pérade*, par Raymond Douville. — 180 pages; illustré. Cartes et plans. — \$1.50.
- 2: *Grandeurs et misères de l'Eglise trifluvienne*, par Hervé Biron. — 246 pages. — Illustré. — \$1.25.
- 3: *La Mauricie*, par Raoul Blanchard. — 176 pages; 16 hors-textes et plusieurs plans et figures. — \$2.00.
- 4: *Routes Canadiennes '49*, par J. Houyoux. 152 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.50.
- 5: *Ecoles de bonheur*, par J. Houyoux. 140 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.25. (épuisé).
- 6: *Le Miracle du Curé Chamberland*, par Mgr Albert Tessier. 140 pages, illustré. Hors-textes. — \$1.25.
- 7: *L'Apostolat missionnaire en Mauricie*, par Yvon Thériault. 148 pages, illustré. Préface de Mgr Albert Tessier. — \$1.50.
- 8: *Le Régime militaire dans le gouvernement des Trois-Rivières (1760-1764)*, par Marcel Trudel. 272 pp. avec cartes. — \$2.00.
- 9: *Pour ou Contre les Ecoles de Bonheur?*, par J. Houyoux. 160 pages. — \$1.50.
- 10: *Les Forges Saint-Maurice (1729-1883)*, par Mgr Albert Tessier. 208 pages, illustré. — \$2.00.
- 11: *Mauricie d'autrefois*, par Thomas Boucher. 208 pages, illustré. — \$2.00.
- 12: *Le vrai visage des Ecoles de Bonheur*, par Joseph Houyoux. 176 pages. — \$1.50.
- 13: *Portages et routes d'eau en Haute-Mauricie*, par Harry Bernard. 260 pages, hors-texte. — \$2.00.
- 14: *Anciens chantiers du Saint-Maurice*, par Pierre Dupin. 224 pages, illustré. — \$2.00.
- 15: *Trois-Rivières, ville de reflet*, par Yvon Thériault. Illustré. — \$2.00.
- 16: *Contes et Légendes des Vieilles Forges*, 140 pages, illustré. — \$2.00.

— EDITIONS DU BIEN PUBLIC —